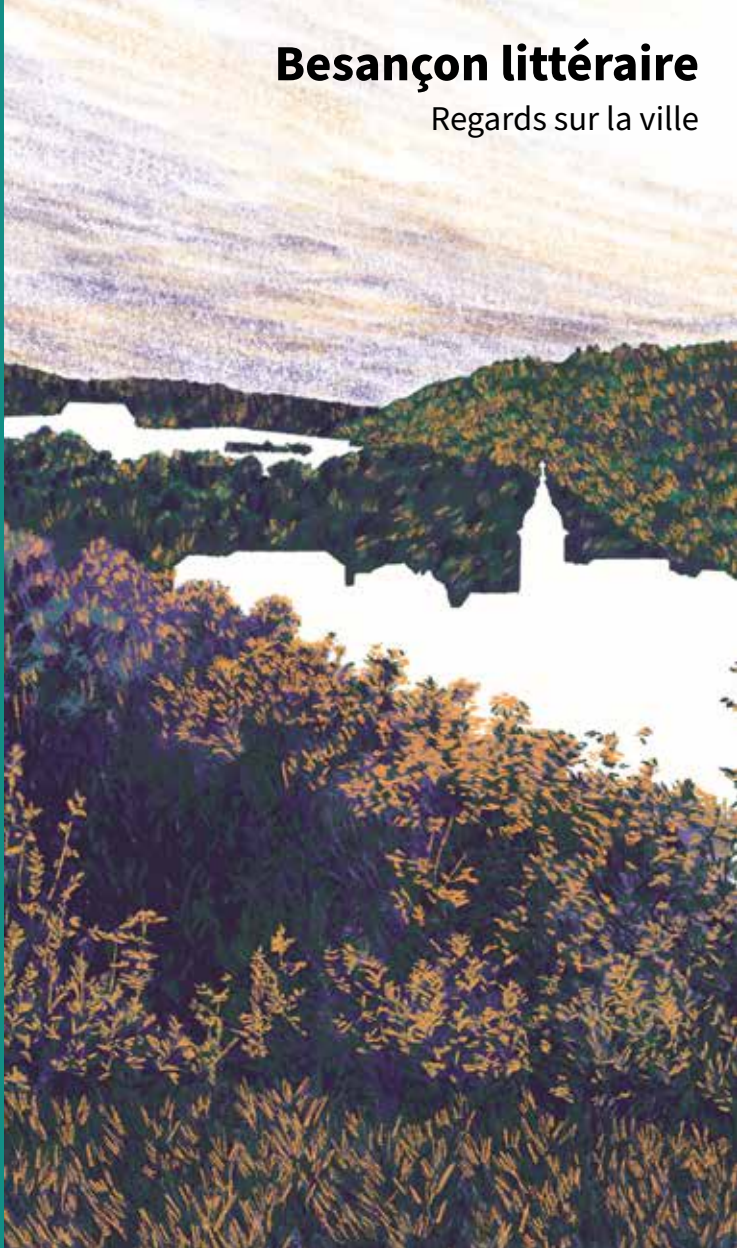
Besançon littéraire

Regards sur la ville



BESANÇON
VILLE D'ART & D'HISTOIRE

Depuis l'Antiquité, Besançon a suscité de nombreux récits. Chroniqueurs, voyageurs, poètes, romanciers ou essayistes ont décrit son site, ses monuments, ses quartiers et ses habitants, laissant des témoignages qui permettent de mieux comprendre l'histoire et l'évolution de la ville. Les textes réunis dans ce volume ont été choisis pour l'éclairage qu'ils apportent sur le développement de Besançon, ses particularités topographiques, son patrimoine, son urbanisme, mais aussi les transformations de son paysage au fil des siècles.

Chaque extrait est accompagné d'un commentaire historique et patrimonial destiné à le replacer dans son contexte. Les citations ne prétendent pas offrir une histoire de la littérature consacrée à Besançon, mais constituent autant de documents permettant d'aborder l'histoire de la ville sous un angle spécifique. Les recherches historiques et archéologiques les plus récentes ont été mobilisées afin d'éclairer les lieux, les monuments, les événements ou les personnages évoqués par les auteurs.

Les témoignages retenus couvrent plus de deux mille ans d'histoire. Ils traduisent des sensibilités très diverses. Certains auteurs admirent la singularité du site de Besançon ou la richesse de son patrimoine ; d'autres livrent des jugements plus critiques. Au XIX^{e} siècle, plusieurs décrivent une ville encore enfermée dans ses remparts, marquée par son statut de place forte, son caractère religieux ou son relatif isolement. Gustave Flaubert et Stéphane Mallarmé en donnent ainsi une image austère. Ces textes permettent également de mesurer les profondes mutations qu'a connues Besançon : la disparition progressive des servitudes militaires, l'arrivée du chemin de fer, la construction de nouveaux ponts, l'urbanisation au-delà des anciennes fortifications ou, plus récemment, les campagnes de restauration des façades qui ont profondément transformé le visage de la ville.

Ce recueil ne prétend pas à l'exhaustivité. De nombreux écrivains ayant évoqué Besançon n'y figurent pas, parmi lesquels Francis Wey, Charles Weiss, Jenny d'Héricourt, Pierre-Joseph Proudhon, Charles Fourier, Charles de Bernard, Pierrick Bailly ou Claude-Louis Combet. Les extraits ont été retenus en fonction de l'intérêt qu'ils présentent pour la compréhension de l'histoire, du patrimoine et de l'évolution urbaine de Besançon, plutôt que dans une perspective de représentation exhaustive de la création littéraire consacrée à la ville.

Besançon littéraire

Besançon, ville d'art et d'histoire
Direction Patrimoine Historique
Ville de Besançon

Regards antiques

Les premiers textes consacrés à Besançon constituent des témoignages précieux sur les origines de la ville. De l'*oppidum* gaulois de *Vesontio*, capitale des Séquanes, à la cité romaine, ils mettent en lumière les atouts d'un site exceptionnel, dont la topographie a largement conditionné l'histoire. Entourée par une boucle du Doubs et dominée par des reliefs escarpés, la ville apparaît très tôt comme une place naturellement forte. Ces récits, rédigés par des auteurs antiques, permettent de mieux comprendre la forme qu'adoptait la ville pendant l'antiquité et l'importance stratégique que lui conféraient déjà sa situation géographique et ses fortifications.

Jules César

La Guerre des Gaules
Nouvelle traduction, édition dirigée par Jean-Pierre De Giorgio
52 av. J.-C.
Les Belles Lettres

« César avait déjà fait trois jours de marche quand il apprit qu'Arioviste avec toute son armée était en route pour occuper Vesontio, la plus grande ville des Séquanes ; il avait quitté son territoire depuis trois jours lui aussi.
Pour César, pas question de le laisser réussir car dans cette place étaient accumulées toutes les réserves nécessaires à la guerre, et le site avait des défenses naturelles tout à fait adaptées pour la faire durer : le Doubs forme un cercle comme tracé au compas et quasiment complet autour de la ville et, là où s'interrompt – sur moins de 500 m –, il y a une hauteur très élevée dont les parois dominent la rive des deux côtés. Le mur qui en fait le tour la transforme en une citadelle accolée à la ville. César part dans cette direction en marchant jour et nuit, il occupe le lieu, il y place une garnison. »

Avant la conquête romaine, Besançon est l'oppidum* de Vesontio, capitale des Séquanes, l'un des peuples les plus puissants de la Gaule de la fin de l'âge du fer. Leur territoire s'étend des marais de la Dombes à la plaine d'Alsace, et de la vallée de la Saône jusqu'au Jura et au Rhin.

Lors de sa campagne contre le chef germain Arioviste, en 58 av. J.-C., Jules César (100 av. JC - 44 av. JC) décrit précisément *Vesontio* dans *La Guerre des Gaules*. Il souligne la qualité exceptionnelle de son site : la ville est presque entièrement entourée par une boucle du Doubs et dominée par des collines escarpées, qui en font une place naturellement facile à défendre. Cette protection est encore renforcée par un rempart gaulois, dont le tracé exact demeure aujourd'hui mal connu.

La configuration remarquable du paysage a largement contribué au choix de cet emplacement pour y établir la capitale des Séquanes.

* Agglomération celtique fortifiée.

Julien

Lettre à son maître, le philosophe Maxime
Traduction de Joseph Bidez
360
J. Bidez éd.

« Dès que je fus devenu Empereur, après avoir fait campagne contre les Barbares – campagne qui dura trois mois –, en revenant voir les rivages gaulois, je me mis à faire des recherches et à interroger les arrivants pour savoir si par hasard un maître porteur d'un petit manteau n'y aurait pas abordé. Bientôt j'approchai de Besançon. C'est une petite ville nouvellement restaurée ; jadis elle était grande et ornée de temples magnifiques. Un rempart la défend, ainsi que son promontoire. Les eaux du Doubs la contournent, et comme un promontoire rocheux dans la mer, elle se dresse, inaccessible, peu s'en faut, aux oiseaux mêmes, sauf du côté où la rivière qui l'entoure laisse une sorte de grève s'avancer en saillie… »

Empereur des Romains de 361 à 363, Julien fait étape à *Vesontio* durant l'hiver 360-361. Il rejoint alors l'Orient après avoir été proclamé empereur à Lutèce (Paris). Dans une lettre adressée à son maître, le philosophe Maxime, il livre une précieuse description de la cité.

Cette correspondance, conservée en partie, constitue un témoignage exceptionnel sur Besançon au IV^e^ siècle.

Julien y évoque notamment une ville protégée par une enceinte fortifiée. Le tracé exact de cette enceinte demeure inconnu. Longtemps, les chercheurs ont pensé que la ville s'était repliée derrière un *castrum** de dimensions réduites, installé sur le versant nord de la colline de la citadelle. Les découvertes récentes invitent toutefois à réviser cette interprétation et conduisent aujourd'hui les archéologues à réexaminer l'organisation de la ville à cette période.

*Ville derrière des remparts.

Regards médiévaux et modernes

Du haut Moyen Âge à la conquête française de 1674, Besançon connaît de profondes évolutions politiques, religieuses et urbaines. Si la ville conserve les atouts défensifs de son site, son rôle se transforme au gré de l'affirmation du pouvoir épiscopal (XI^{e}–XIII^{e} siècle), de son statut de ville libre d'Empire (1290) puis de son rattachement au royaume de France (1678). Les textes réunis dans ce chapitre éclairent ces mutations à travers plusieurs thèmes majeurs : le développement de la cité médiévale, l'entretien et la reconstruction de ses fortifications, l'essor des équipements urbains, notamment le réseau de fontaines à la Renaissance, puis la refonte de son système défensif par Vauban. Ils montrent combien l'histoire de Besançon s'est construite en étroite relation avec sa géographie, son statut politique et les fonctions qu'elle a exercées au fil des siècles.

Jonas de Bobbio

Vie de saint Colomban
Rédigé entre 638 et 642
Abbaye de Bellefontaine

« [...] l'homme de Dieu monta donc, le dimanche, jusqu'à la pointe du sommet fort escarpé de la montagne - telle est en effet la position de la ville : les maisons se pressent sur les flancs de la montagne qui monte en pente douce, puis l'escarpement se dresse jusqu'au sommet fort élevé ; abrupt de tous côtés, le mont est entouré par le lit où s'écoule la rivière du Doubs, et il ne laisse aucun passage à ceux qui voudraient aller et venir – ; arrivé là-haut, Colomban attendit jusqu'à midi, pour voir si quelqu'un l'empêcherait de retourner au monastère. Personne ne s'y opposant, il traversa la ville avec les siens et regagna le monastère. »

Moine irlandais et grand évangélisateur de l'Europe occidentale, saint Colomban fonde vers 590 le monastère de Luxeuil, qui devient l'un des plus importants centres religieux du royaume franc. Sa vie est racontée quelques décennies plus tard par Jonas de Bobbio, dans la *Vie de saint Colomban* (638 et 642).

Si ce récit s'attache avant tout à décrire la vie du saint, il livre aussi de précieuses informations sur Besançon à la charnière des VI^e^ et VII^e^ siècles. Il révèle que la cité joue alors un rôle majeur comme centre administratif et militaire. La présence d'officiers représentant l'autorité royale, d'une garnison et d'édifices liés à l'exercice de la justice, tels qu'une prison ou un tribunal, témoigne de son importance au sein du royaume mérovingien. Autour de ces institutions s'organise une ville où vivent et travaillent les agents du pouvoir royal.

Prologue de la Vie de saint Antide

Texte retouché, d'après le manuscrit Ms 1248 de la bibliothèque municipale de Troyes,
X^e^-XI^e^ siècle

« Cette ville de *Chrysopolis*, fondée par les anciens tribuns romains jouit, dit-on, d'un tel prestige de grandeur, de force, d'agrément, qu'elle fut prisée plus que toutes les villes de la Gaule… C'est à bon droit qu'on l'appelle "d'Or", elle qui reste debout dans la fermeté inexpugnable de son site, quand presque tous ses remparts faits de main d'homme ont été démantelés, non par la fureur des ennemis, mais par la décrépitude.
Cette cité spacieuse est en effet ceinturée sur trois côtés, comme par un cercle, d'un cours d'eau très rapide dont les rives, abruptes de part et d'autre, en interdisent l'accès. […] Par ailleurs, du côté où la ville regarde l'Orient, elle est barrée par un mont rocheux qui, abrupt de partout, interrompt de ses flancs altiers, à pic de part et d'autre, le cercle que dessine la boucle du fleuve. Aucune possibilité de passage entre la roche et le fleuve si celui-ci vient à grossir tant soit peu et à troubler ses ondes.
Aussi, c'est par trois passages très resserrés, non pas naturels, mais creusés de main d'homme, que ce mont laisse accès à la ville qu'il renferme. L'un d'entre eux, plus fréquenté que les autres, percé à travers un éperon de rocher surplombant le fleuve, apparaît taillé à pic en un ouvrage extraordinaire : alors qu'en largeur il ne permet pas le passage de plus de deux cavaliers, sa longueur est de soixante-dix coudées, sa hauteur de trente-huit. Il y en a un second, escarpé, que l'on gravit par le sommet de la montagne et que ferme une porte aux défenses fortes d'énormes blocs de pierre de taille, à l'étranglement serré et inexpugnable.
Ce mont, qui ne se resserre pas en cime aiguë, mais s'orne d'un vaste plateau embaumé de la douceur des herbes odorantes, fut embelli par les palais des rois antiques, comme en témoignent des colonnes fort élevées. »

La première mention de *Chrysopolis*, « ville d'or » en grec, pour désigner Besançon apparaît en 821. Depuis le Moyen Âge, hagiographes* et érudits ont proposé de nombreuses interprétations de ce surnom prestigieux, sans qu'aucune ne s'impose définitivement.

Élevée au rang de cité épiscopale, Besançon connaît vraisemblablement un essor aux IVe et Ve siècles, marqué par l'apparition des premiers lieux de culte chrétiens. Cette dynamique est toutefois freinée par les invasions qui touchent la Gaule à partir du Ve siècle, même si leur impact semble être resté relativement limité dans la cité.

La *Vie de saint Antide*, évêque de Besançon au Ve siècle, décrit des remparts « démantelés » et en « décrépitude ». Cette description semble toutefois davantage refléter l'état des fortifications au IXe siècle, époque de la rédaction du texte, que celui de l'épiscopat d'Antide. Les recherches historiques et archéologiques montrent que les enceintes de Besançon ont connu, au fil des siècles, des phases de dégradation, de réparation et de reconstruction, au gré des périodes de paix et des menaces pesant sur la ville.

* Auteur de vie de saint

Relation des ambassadeurs suisses

Manuscrit conservé à la bibliothèque centrale de Zürich
Traduit de l'allemand par G. Perrenet d'après une retranscription de 1864
1557

« Nous avons vu, en outre, le palais de la ville où l'on traite les affaires judiciaires. Au-dessus de la porte d'entrée, sur un ovale se lit cette inscription en lettres d'or : PARCERE MALIS NOCET BONIS. On a bâti ce palais parce que l'ancien tombe en ruines. Du côté droit, vers l'entrée, s'élève une fontaine où se dresse un aigle de bronze aux ailes déployées. Sur cet aigle, dont les pattes sont découvertes, est assis Charles V, empereur des Romains, tenant l'épée de la main droite et de la gauche le globe impérial. L'image de César est d'une exacte ressemblance, et sa grandeur est celle d'un homme fort et robuste. L'aigle rejette par son double bec une eau très limpide et très abondante. On a cloué sur cette fontaine une feuille de fer-blanc qui porte une inscription en petits caractères : c'est un arrêté municipal défendant sous des peines très sévères, d'oser salir la fontaine en y jetant la moindre chose. L'endroit où figurent l'empereur et l'aigle est une niche pratiquée dans la pierre, contre la muraille. »

Alors que la Suisse est traversée par les tensions religieuses de la Réforme, deux délégations d'ambassadeurs protestants traversent la Franche-Comté, alors possession du Saint-Empire romain germanique, pour se rendre auprès du roi de France. Ces voyages, effectués en 1557 et en 1575, ont été relatés par leurs protagonistes dans des récits aujourd'hui conservés à la bibliothèque de Zurich.

De passage à Besançon le 15 avril 1575, les membres de la seconde délégation remarquent notamment la fontaine de Charles Quint, dont ils soulignent l'abondance du débit. Leur témoignage reflète les importants travaux d'adduction d'eau entrepris quelques décennies plus tôt. À partir de 1541, la ville développe en effet son réseau de fontaines publiques, dans un premier temps grâce au captage des sources de Fontaine-Argent, puis de celles de Bregille, plus abondantes.

Édifiée contre l'hôtel de ville, la fontaine de Charles Quint était ornée d'une statue en bronze de l'empereur, réalisée par Claude Lullier en 1568. Le Neptune ornant la fontaine des Carmes plus haut dans la Grande Rue est issu de la même commande. Il constitue le seul vestige de ce programme décoratif de la Renaissance.

L'attention portée à cette fontaine rappelle enfin combien l'approvisionnement en eau représentait un enjeu essentiel pour Besançon. La municipalité allait jusqu'à réglementer strictement l'usage des fontaines et de leurs bassins afin d'en préserver le bon fonctionnement.

Vauban à Louvois

Dunkerque, 21 octobre 1677
Service historique de la Défense, Vincennes

« Faites achever les desseins de la ville et de la citadelle qui ne peuvent être meilleurs et considérez après Besançon comme une des meilleures places de l'Europe, et sur laquelle le roi peut se reposer plus que sur une autre qui soit dans son royaume. »

Dès la première conquête française en 1668, le système défensif de Besançon commence à être repensé, les fortifications anciennes n'étant plus adaptées aux nouvelles techniques militaires. Après la seconde conquête en 1674, leur transformation est confiée à Sébastien Le Preste de Vauban (1633-1707), qui engage un vaste programme de modernisation fondé sur une adaptation fine au terrain. Vauban est chargé d'imaginer un tracé bastionné pour les deux enceintes de la cité : l'enceinte de la rive gauche et l'enceinte du quartier Battant sur la rive droite. Ces enceintes sont pourvues de bastions permettant de couvrir les abords de la place et de protéger les entrées de ville.

Depuis 2008, la citadelle et les fortifications de Besançon figurent, avec onze autres sites fortifiés par Vauban, sur la Liste du patrimoine mondial de l'UNESCO.

Arthur Young

Voyages en France pendant les années 1787, 1788, 1789
Traduction Henri Sée, 1831
1792
Librairie Armand Colin

« Besançon. Au-dessus de la rivière, le pays est montagneux, couvert de rochers et de bois, et on y trouve quelques beaux points de vue. [...] Dans toute la ville de Besançon, pas de trace du Journal de Paris ou d'un autre journal donnant le détail des délibérations des états ; et cependant, c'est la capitale d'une province [...] et, chose étrange à dire, le courrier n'arrive que trois fois par semaine ! [...] Je n'aime pas l'air et les manières des gens d'ici, et je voudrais voir Besançon englouti par un tremblement de terre, avant que je fusse contraint à y vivre [...] Cependant je ne quitterai jamais cet endroit, où je ne désire jamais revenir, sans dire qu'il y a une belle promenade [...]. »

Agronome et voyageur britannique, Arthur Young (1741-1820) parcourt la France afin d'observer les pratiques agricoles et les réalités économiques du royaume. Son troisième voyage, de juin 1789 à janvier 1790, coïncide avec les débuts de la Révolution française.

De passage à Besançon en juillet 1789, il découvre une capitale provinciale marquée par un relatif isolement. Bien que rattachée au royaume de France depuis le traité de Nimègue (1678), la Franche-Comté demeure éloignée des grands axes de circulation : malgré les progrès des routes au XVIII^{e} siècle, il faut encore près de quatre jours pour rejoindre Paris. Young souligne en revanche la qualité de la promenade de Chamars, alors considérée comme l'un des plus beaux jardins publics du royaume.

Aménagée au XVIII^{e} siècle sous la direction de l'architecte Claude-Joseph-Alexandre Bertrand, notamment grâce à une souscription lancée en 1773, elle associait avec originalité l'art des jardins aux ouvrages. Pont de pierre, corps de garde, bains publics, café et pavillon chinois agrémentaient cet ensemble, devenu un lieu de promenade réputé tant auprès des Bisontins que des voyageurs.

Regards, 1800-1950

Au cours du XIX[e] siècle, Besançon connaît de profondes transformations. Longtemps enclavée, la ville s'ouvre progressivement grâce à l'arrivée du canal du Rhône au Rhin (1834), du chemin de fer (1856) et à la création de nouveaux ponts (1838). Sous le Second Empire, d'importantes opérations d'urbanisme transforment le centre ancien et favorisent l'essor de nouveaux quartiers, tandis que l'industrie horlogère accompagne cette croissance. Malgré les difficultés économiques qui suivent la guerre de 1870, Besançon poursuit son développement, étend son tissu urbain vers de nouveaux quartiers (Chaprais-Viotte, Grette-Butte, Saint-Ferjeux, Saint-Claude) et adapte progressivement son réseau de circulation. Si les ouvrages militaires du centre perdent leur rôle stratégique (démolition des portes de Battant, de Charmont, de Malpas et Notre-Dame, de la tour bastionnée de Saint-Pierre, etc.), la ville conserve dans un premier temps sa fonction de place forte (construction des forts et batteries Séré de Rivières, de casernes). Les textes réunis dans ce chapitre témoignent de cette ville en pleine mutation, ballotée entre son rôle de place forte et les progrès de la modernité.

Stendhal

Le Rouge et le Noir
1830
Levasseur imprimeur

« Enfin il aperçut, sur une montagne lointaine, des murs noirs ; c'était la citadelle de Besançon. Quelle différence pour moi, dit-il en soupirant, si j'arrivais dans cette noble ville de guerre pour être sous-lieutenant dans un des régiments chargés de la défendre !
Besançon n'est pas seulement une des plus jolies villes de France, elle abonde en gens de cœur et d'esprit. Mais Julien n'était qu'un petit paysan et n'eut aucun moyen d'approcher les hommes distingués. Il avait pris chez Fouqué un habit bourgeois, et c'est dans ce costume qu'il passa les ponts-levis. Plein de l'histoire du siège de 1674, il voulut voir, avant de s'enfermer au séminaire, les remparts et la citadelle. Deux ou trois fois il fut sur le point de se faire arrêter par les sentinelles ; il pénétrait dans des endroits que le génie militaire interdit au public, afin de vendre pour douze ou quinze francs de foin tous les ans. La hauteur des murs, la profondeur des fossés, l'air terrible des canons l'avaient occupé pendant plusieurs heures, lorsqu'il passa devant le grand café, sur le boulevard.
[...] Ce jour-là, tout était enchantement pour lui.
[...] Ce jour-là, mademoiselle de La Mole lui demanda quelle pouvait être la hauteur de la montagne sur laquelle est placée la citadelle de Besançon. Jamais Julien ne put dire si cette montagne était plus ou moins haute que Montmartre. »

Henri Beyle, dit Stendhal (1783-1842), fait de la Franche-Comté le décor de son roman *Le Rouge et le Noir* (1830). Le récit débute à Verrières, bourg fictif inspiré du Doubs, avant de conduire le lecteur à Besançon, où Julien Sorel découvre la citadelle, le Grand Séminaire, la cathédrale Saint-Jean et le palais de Justice, théâtre de son procès et de sa condamnation.

Stendhal affirme dans la conclusion de son roman n'avoir « jamais » visité Besançon, bien qu'il évoque ailleurs, dans les Mémoires d'un touriste, un passage dans la ville : « De la vie, je ne me suis arrêté à Besançon que pour faire des affaires. Je commençais et je finissais mes courses en cette ville par aller dans une certaine église, la cathédrale, où se trouve un excellent Saint Sébastien de Fra Bartolomeo. [...] Une partie du pont de Besançon est de construction romaine. Les maisons sont toutes bâties en belles pierres de taille et j'aimais à visiter le palais Granvelle. »

Victor Hugo

Les Feuilles d'automne
1831
Eugène Renduel

« Ce siècle avait deux ans : Rome remplaçait Sparte
Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte.
Et du premier consul déjà par maint endroit
Le front de l'empereur brisait le masque étroit.
Alors dans Besançon vieille ville espagnole
Jeté comme une graine au gré de l'air qui vole
Naquit d'un sang breton et lorrain à la fois
Un enfant sans couleur, sans regard et sans voix ;
Si débile qu'il fût, ainsi qu'une chimère,
Abandonné de tous, excepté de sa mère,
Et que son cou ployé comme un frêle roseau
Fit faire en même temps sa bière et son berceau.
Cet enfant que la vie effaçait de son livre,
Et qui n'avait pas même un lendemain à vivre,
C'est moi. »

« Ce siècle avait deux ans » : par ce vers devenu célèbre, qui ouvre *Les Feuilles d'automne*, Victor Hugo (1802-1885) inscrit sa naissance dans la légende de sa propre vie et immortalise Besançon, sa ville natale, qualifiée à tort de « vieille ville espagnole ». À vingt-huit ans, le chef de file du romantisme y évoque avec une mélancolie nouvelle son enfance et ses origines.

Victor Hugo naît à Besançon le 26 février 1802, dans un appartement de l'actuelle Grande Rue. Son père, Léopold Hugo, chef de bataillon de la 20e demi-brigade, est alors en garnison dans la ville ; sa mère, Sophie Trébuchet, l'y a rejoint avec leurs deux premiers fils, Abel et Eugène. Le séjour de la famille est toutefois très bref : à la suite d'un différend avec sa hiérarchie, Léopold Hugo est muté à Marseille. Six semaines après la naissance de Victor, la famille quitte définitivement Besançon.

Le poème de Hugo participe à entretenir la légende selon laquelle Besançon aurait été une ville sous la tutelle politique, mais aussi l'influence culturelle, de l'Espagne. Si Besançon a longtemps fait partie des territoires appartenant au Saint-Empire romain germanique, elle ne fut cédée à l'Espagne qu'en 1664 avant d'être définitivement conquise par la France en 1674. Cette brève période de domination politique n'a toutefois pas profondément modifié son identité culturelle, Besançon est demeurée largement tournée vers le royaume de France.

Charles Nodier

Jean-François-les-Bas-Bleus
1833
Les Cent-et-Un

« L'orage grondoit toujours. Cela étoit si beau que je ne pus m'empêcher d'ouvrir ma jolie croisée sur la rue Neuve, en face de cette gracieuse fontaine dont mon grand-père l'architecte avoit orné la ville, et qu'enrichit une sirène de bronze, qui a souvent, au gré de mon imagination charmée, confondu des chants poétiques avec le murmure de ses eaux. »

Né à Besançon, Charles Nodier (1780-1844), écrivain et académicien, évoque la fontaine des Dames, située dans la rue Neuve, aujourd'hui rue Charles Nodier. En attribuant la réalisation à son grand-père Joseph Nodier (1695-1776), maître entrepreneur de bâtiment, il rappelle le rôle de celui-ci dans les grands chantiers bisontins du XVIII^{e} siècle.

Édifiée en 1785, la fontaine résulte de la collaboration de l'architecte Claude-Joseph Alexandre Bertrand, du sculpteur Luc Breton et de l'entrepreneur Joseph Nodier. La sirène qui la surmonte est toutefois bien plus ancienne : sculptée vers 1540 par Claude Arnoux, dit Lullier, pour le palais Granvelle, elle est réemployée lors de la construction de la fontaine. L'original est aujourd'hui conservé au musée du Temps.

Joseph Nodier participe à plusieurs grands chantiers bisontins, notamment à la construction du clocher de la cathédrale Saint-Jean et de la coupole de la chapelle Notre-Dame-du-Refuge. Son fils, Antoine Melchior Nodier (1738-1808), avocat au Parlement, est maire de Besançon de 1790 à 1791.

Gustave Flaubert

Notes de voyage
1845
Louis Conard éd.

« Besançon, par les toits seulement on s'aperçoit de l'ancienneté des maisons. Palais du Cardinal Granvelle, cour carrée à arceaux peu cintrés, pas d'ornements, qq chose de sobre, mais d'un peu lourd. Mal que j'ai eu pour découvrir la maison de Victor Hugo. Mme de Lelée. Elle est au rondo de St Quentin n° 140. La chambre où il est né lambrissée peinte en gris blanc, alcôve avec un ciel [de lit ?] debout au milieu. Salon grand, commode… »

En mai 1845, Gustave Flaubert (1821-1880), alors âgé de vingt-trois ans et fervent admirateur de Victor Hugo, profite d'un voyage en Suisse et en Italie pour faire étape à Besançon afin de voir la maison natale du poète. Il est reçu par Marie-Anne Delélée, marraine de Victor Hugo, qui habite rue des Granges et lui fait visiter les lieux, notamment la chambre où est né l'écrivain.

À cette époque, la place Victor Hugo porte encore le nom de Rondot Saint-Quentin. Elle ne prendra le nom de Victor Hugo qu'en 1885, à la mort du poète. Le récit de cette visite figure dans les carnets de voyage de Flaubert, aujourd'hui conservés à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris.

Honoré de Balzac

Albert Savarus
1842
Furne édit.

« Madame Watteville, jeune fille dévote, fut encore plus dévote après son mariage. Elle est une des reines de la sainte confrérie qui donne à la haute société de Besançon un air sombre et des façons prudes en harmonie avec le caractère de cette ville. »

En 1833, Honoré de Balzac (1799-1850) fait étape à Besançon en route vers la Suisse, où il doit retrouver Madame Hanska. Il y est accueilli par son ami l'écrivain Charles de Bernard et par le bibliothécaire Charles Weiss.

Quelques années plus tard, il choisit la ville comme décor de son roman *Albert Savarus* (1842). Balzac livre cependant une vision sévère de la ville, qu'il décrit comme provinciale, conservatrice et peu ouverte aux idées nouvelles. Ce regard met en lumière la réalité d'une cité encore fortement conditionnée par son statut de place forte.

Enserrée dans les fortifications de Vauban, longtemps desservie par un unique pont de pierre sur le Doubs et soumise aux nombreuses servitudes militaires, Besançon dispose de peu d'espace pour se développer. Ce n'est qu'à partir des années 1830, puis plus nettement sous le Second Empire, avec la construction de nouveaux ponts, l'aménagement de quais, le percement de nouvelles voies et l'extension progressive au-delà des remparts, que la ville entame une profonde transformation de sa morphologie urbaine.

Alexandre Dumas

Causeries
1860
Michel Lévy Frères, libraires-éditeurs

« L'antiquaire, avec cette intuition de l'archéologue, tressaillit en touchant le bronze sacré.
Il reconnut une merveille d'art tronquée, mutilée, mais gardant la marque indélébile du chef-d'œuvre.
– Combien voulez-vous de ce morceau de cuivre ? demanda M. Reduet.
– Ah ! je vous préviens qu'il faudra le payer cher, car c'est du fameux cuivre.
– Je vous demande combien vous en voulez
– J'en veux six francs.
– Les voilà.
M. Reduet jeta les six francs sur l'établi et se sauva avec son César.
M. Reduet mourut quelque temps après cette acquisition ; il avait un très beau cabinet de curiosité qui fut vendu à M. Champy, de Dijon.
Il y a quatre ans, M. Champy fit, à son tour, annoncer la vente de son cabinet.
M. Veuilleret, de Besançon, qui savait que le torse du César se trouvait dans le cabinet de M. Champy, partit pour Dijon, et fit l'acquisition de ce charmant antique pour cent cinquante francs. »

Alexandre Dumas relate ici l'acquisition d'une statuette de Jules César, aujourd'hui conservée au musée des Beaux-Arts et d'Archéologie de Besançon. Longtemps tenue pour une œuvre antique, elle est désormais attribuée à l'époque moderne. L'écrivain met en scène les circonstances de son achat par l'antiquaire bisontin Jean-Louis-Philibert Riduet – dont il orthographie le nom « Reduet » –, qui la récupère chez un maréchal-ferrant où elle était utilisée pour produire de la limaille de métal. Malgré les mutilations qu'elle a subies, la statuette devient rapidement l'une des pièces les plus prestigieuses des collections bisontines et inspire plusieurs artistes, parmi lesquels Jean-Baptiste Clésinger et Jean-Léon Gérôme.

Ce récit illustre l'engouement pour les antiquités qui se développe au XIX^e^ siècle. Nourri par les découvertes archéologiques et la relecture des textes antiques, notamment *La Guerre des Gaules*, dans laquelle Jules César décrit *Vesontio*, cet intérêt favorise l'essor des collections publiques et de la recherche historique. À Besançon, la Commission archéologique joue un rôle essentiel dans l'inventaire, la conservation et l'étude des vestiges mis au jour lors des grands travaux urbains. Son action accompagne la création du musée d'Archéologie en 1849 et contribue à faire de Besançon l'un des principaux foyers de la recherche archéologique en Franche-Comté.

Romancier, dramaturge et journaliste, Alexandre Dumas (1802-1870) est l'un des écrivains français les plus populaires du XIX^e^ siècle. Passionné d'histoire et de patrimoine, il consacre plusieurs de ses *Causeries* à des anecdotes érudites où se mêlent récit, documentation et sens de la mise en scène.

Jules Verne

Géographie illustrée de la France et de ses colonies
1868
Éditions Jules Hetzel

« Ce bassin est environné de montagnes qui rendent difficile l'accès de cette ville, et en font l'une des premières places de guerre de la France ; elle est défendue par les forts du Griffon, de Beauregard, de Brégille, qui sont bâtis extérieurement à la ligne du Doubs, et par la citadelle, qui s'élève à l'endroit où le Doubs se resserre pour former un isthme étroit ; cette citadelle a été construite sur l'emplacement d'un ancien camp romain, puis agrandie par Vauban, et elle est encore défendue par un camp retranché protégé par deux lunettes. »

Si Jules Verne (1828-1905) doit sa renommée internationale à la série des Voyages extraordinaires, il est aussi l'auteur d'une vaste *Géographie illustrée de la France et de ses colonies*, publiée entre 1867 et 1868, aujourd'hui largement méconnue. Ce projet avait été lancé par l'historien et géographe Théophile Lavallée (1804-1867), qui n'eut toutefois le temps d'en rédiger que l'introduction générale avant que la maladie ne l'empêche de poursuivre son travail. À la demande de l'éditeur Pierre-Jules Hetzel, Jules Verne prend alors le relais et mène l'entreprise à son terme. Pour élaborer cette somme géographique, il s'appuie largement sur deux ouvrages de référence de son époque : *La France illustrée* de Victor-Adolphe Malte-Brun et *La France pittoresque* d'Abel Hugo, frère de Victor Hugo.

Xavier Marmier

Souvenirs de voyage. Franche-Comté
1845
Charpentier éditeur

« Au fond d'une de ces attrayantes vallées qui entourent les montagnes de Besançon, s'élève une enceinte de rocs : on l'appelle le Bout-du-Monde. D'un côté, on n'aperçoit que le clocher du joli village de Beurre, quelques maisons de vignerons ombragées par les feuilles de l'abricotier, un verger où les arbres plient sous le poids de leur précieux fardeau. De l'autre côté, on ne voit que la muraille rocailleuse qui enclot la vallée et borne l'horizon. La ville est près de là, et l'on s'en croirait très-éloigné, car on n'entend plus d'autre bruit que celui du vent qui agite les branches mobiles des saules, et du ruisseau qui s'échappe des flancs de la colline.

Les collines sont revêtues de vignes ou de forêts et coupées de distance en distance par des vallons étroits, paisibles, parsemés de jardins et d'habitations champêtres voilées comme des nids d'oiseaux par des rameaux d'arbres fruitiers. Des sentiers bordés de fleurs serpentent à travers ces mystérieuses prairies, entre le ruisseau limpide et la haie odorante d'aubépine. Heureux le temps où l'on s'en va, le long de ces sentiers, avec un livre en main, qu'on voulait lire, et qu'on oublie pour ce charmant livre de Dieu ! »

Né à Pontarlier, Xavier Marmier (1808-1892), écrivain, voyageur et érudit franc-comtois, évoque les collines couvertes de vignes qui entourent Besançon. Au XIXe siècle, ce paysage est encore familier des Bisontins.

Les premières mentions certaines du vignoble bisontin remontent au XIe siècle, même si un passage de Pline l'Ancien a parfois été interprété comme le témoignage d'une culture de la vigne dès le Ier siècle. Cette hypothèse est aujourd'hui discutée. À la veille de la Révolution, le vignoble couvre près de 1200 hectares répartis dans les clos de la Boucle et sur les collines environnantes, mais aussi dans des secteurs comme les Tilleroyes, Montjoux ou Palente. Son cépage emblématique est le Bregin.

Disparu progressivement à partir de la fin du XIXe siècle, le vignoble a néanmoins laissé de nombreuses traces dans la ville. Les caves, parfois médiévales, constituent les principaux vestiges de ce passé, auxquels s'ajoute la toponymie : rue des Vignerons, rue du Clos, rue de Vignier, place Bacchus ou chemin sous les Vignes de Rognon. Aux Montboucons, Chaudanne et Rosemont subsistent également quelques cabordes, petites constructions en pierre sèche qui servaient d'abri aux vignerons et au rangement de leurs outils.

Theodor Fontane

Souvenirs d'un prisonnier de guerre allemand en 1870
1892
Perrin

« L'impression d'ensemble est très bonne, surtout sans doute parce que la ville a un caractère défini, une sorte de physionomie à soi. On se sent tout de suite beaucoup plus à l'aise dans les villes qui ont un cachet particulier que dans celles qui sont tout simplement d'une architecture correcte. Le pittoresque, la beauté picturale, dirai-je, l'emporte sans contredit sur la beauté architectonique, si bien qu'en fin de compte nous ne disons d'une ville qu'elle est belle que si elle agit sur nous comme le ferait un beau tableau.
Besançon est une ville comme cela. »

Écrivain majeur de la littérature allemande et figure du réalisme européen, Theodor Fontane (1819-1898) parcourt la Lorraine durant la guerre franco-prussienne de 1870 en tant que journaliste, chargé par un quotidien berlinois de relater la campagne militaire. Suspecté d'espionnage, il est arrêté le 5 octobre 1870 et connaît plusieurs mois de captivité, passant notamment par la prison de Besançon avant d'être interné sur l'île d'Oléron. Il relate cette épreuve dans *Kriegsgefangen (Journal de captivité),* un récit où se mêlent chronique de guerre, observations de voyage et regard d'un écrivain fasciné par l'histoire de la France.

Stéphane Mallarmé

Lettre à François Coppée, mercredi 5 décembre 1866
Correspondance
1959
Gallimard

« Je ne suis plus à Tournon, mais à Besançon, ancienne ville de guerre et de religion, sombre, prisonnière. Voici de cela un mois. Peut-être m'en féliciterai-je ? »

Entre 1860 et 1861, Stéphane Mallarmé (1842-1898) séjourne à Besançon, où il enseigne l'anglais au lycée impérial (actuel collège Victor Hugo, rue Pasteur). Logé avec sa femme et leur fille au 36 rue de Poitune (aujourd'hui rue Claude Pouillet), il évoque dans sa correspondance le froid rigoureux auquel il peine à s'habituer, mais aussi l'atmosphère austère de la ville. Il décrit une cité profondément marquée par la religion, une impression qui fait écho au portrait dressé quelques années plus tôt par Balzac dans *Albert Savarus*, où Besançon apparaît comme une ville dévote, conservatrice et attachée aux traditions.

Jean Richepin

Sœur Doctrouvé
1877
La Revue des Deux Mondes

« La ville de Besançon est une des plus vivantes qu'il y ait en France. L'industrie horlogère y fait prospérer une bourgeoisie riche et pulluler une population de travailleurs. Grâce à la ceinture des remparts, les habitans y paraissent d'autant plus nombreux qu'ils ne peuvent se répandre dans des faubourgs et qu'ils sont forcés de s'entasser à l'étroit dans un espace très resserré. Aussi les maisons sont-elles hautes et les rues fourmillantes. N'était l'horizon bordé de montagnes qui empêchent d'oublier qu'on est en Franche-Comté, on se croirait volontiers dans un quartier de Paris ; mais à mesure qu'on s'éloigne de Battant, où s'agglomèrent les ouvriers, et qu'on remonte la Grande-Rue, où s'étalent les boutiques, à mesure qu'on s'avance vers la ville haute, on entre dans la province. »

Jean Richepin (1849-1926), poète, romancier et dramaturge, publie *Sœur Doctrouvé* en 1877 dans la *Revue des Deux Mondes*. Étudiant à Paris au moment de la chute du Second Empire, il est contraint de rejoindre sa famille à Besançon, où son père vient d'être nommé directeur des services militaires de l'hôpital Saint-Jacques. Dans cet extrait, il dresse le portrait d'une ville qui se mue sous l'impulsion de l'industrie horlogère.

Introduite à Besançon en 1793 par l'horloger suisse Laurent Mégevand avec la création de la manufacture nationale, l'horlogerie devient au XIX^e^ siècle l'un des principaux moteurs de l'économie locale. Elle favorise l'émergence d'une bourgeoisie prospère tout en attirant une importante population ouvrière.

Richepin situe son récit dans le quartier de Battant, alors le plus peuplé et populaire de Besançon. Ancien quartier viticole, celui-ci se reconvertit progressivement vers l'horlogerie au cours du XIX^e^ siècle et concentre, vers 1875, la plus forte proportion d'horlogers de la ville, notamment le long de la rue Battant. En opposant ce quartier ouvrier et commerçant à la ville haute, où subsiste une aristocratie attachée à ses traditions, l'écrivain met en évidence les profondes fractures sociales qui structurent alors la cité bisontine.

Jules Michelet

Sur les chemins de l'Europe
1893
Flammarion

« 10 mardi. Cinq heures du matin, Besançon.
Reçus par MM. Bénard et Weiss. Hôtel de France. Monté à l'église, à la citadelle, église à deux chœurs comme Mayence (colonnes romanes ?). La citadelle, admirablement pittoresque et forte, dit-on, est, selon les gens de l'art, hors de la ligne des grandes attaques probables. On entrerait vers Lyon et l'Alsace. De la citadelle, on voit Besançon presque entourée d'un repli du Doubs. »

Historien majeur du XIXe siècle, Jules Michelet (1798-1874) est reçu à Besançon par Charles Weiss (1779-1866), conservateur de la bibliothèque municipale et ancien élève de l'historien à l'École normale. Au cours de sa visite, Michelet s'intéresse particulièrement à la cathédrale Saint-Jean. Son double chevet, héritage des aménagements carolingiens, lui évoque les grandes cathédrales germaniques, notamment celles de Cologne ou de Mayence. Il remarque également les remarquables chapiteaux romans du chœur occidental, dont un important ensemble est encore conservé.

Édouard Droz

Au Petit-Battant
1905
G. Bellais

« Ils partirent en camarades, côte à côte, sans se donner le bras, et longèrent le quai de Strasbourg, en remontant. Le ciel était sans nuages, rougi de Rognon à la Viotte par un magnifique coucher de soleil, qui envoyait des reflets ardents sur la citadelle et Chaudanne, où les vitres paraissaient des brasiers d'incendie. La rivière, un peu basse en ce commencement d'été, dormait, réfléchissant toutes les formes de ses bords. Les rares passants, comme pénétrés par la paix splendide de ce beau soir, marchaient silencieux. Louise, désaccoutumée des spectacles de la nature, regardait de tous ses yeux avec un plaisir d'admiration étonnée. Ils arrivèrent à Micaud. Sous l'épaisse charmille qui s'étend le long de la grande pelouse, au-dessus du barrage Saint-Paul, c'était presque la nuit, avec assez de jour encore pour que les clartés des premiers becs de gaz allumés ne fusent que comme des points lumineux isolés, tandis que sur le lit de la rivière, selon les caprices du courant divisé par les îlots affleurants ou saillants, des plaques d'améthyste violaçaient, des nappes de feu sombre rougeoyaient sourdement, frangées par des facettes de rubis ou d'or étincelant dans une sertissure d'acier bruni. Ces reflets divers composaient une lumière étrange au-dessus du Doubs. Sur l'îlot principal, les hautes herbes de la rive, les feuillages aériens découpaient leur verdure dans une atmosphère de rouille brillante. Cette fête des couleurs se voit mieux d'amont. Louise et Jacques gagnèrent à grands pas la maison forestière pour redescendre lentement au bord de l'eau, avec le désir de remplir encore leurs yeux, d'imprégner encore leurs cœurs de ce spectacle radieux. »

Édouard Droz (1855-1923), professeur de littérature à la faculté des Lettres de Besançon, est l'un des principaux acteurs de la vie intellectuelle bisontine du tournant du XX^{e} siècle. Fondateur de l'Université populaire de Besançon, il consacre une part importante de ses travaux à l'œuvre de Pierre-Joseph Proudhon et s'intéresse plus largement à l'histoire du socialisme franc-comtois. Ses recherches portent notamment sur les figures de Charles Fourier et sur les représentants de l'École phalanstérienne, parmi lesquels Victor et Julie Considérant, Just Muiron ou encore Clarisse Vigoureux. Très impliqué dans les sociétés savantes locales, il collabore également à plusieurs revues d'envergure nationale.

En 1905, il publie *Au Petit-Battant*, un roman d'inspiration populaire qui prend pour cadre le quartier ouvrier de Battant. La bibliothèque municipale de Besançon conserve un important fonds provenant de son legs, composé de notes de conférences, d'analyses consacrées à l'histoire de la littérature française, de correspondances ainsi que de plusieurs carnets manuscrits préparatoires à la rédaction d'*Au Petit-Battant*.

Louis Duplain

Autour du clocher
1906
Henri Bossanne

« D'un souvenir fidèle ô magique puissance !
Battant ! rien que ce nom évoque mon enfance.
Je me revois partant pour l'école au matin,
Croisant les paysans courbés sous le butin
Qu'ils portent au marché, m'accrochant aux voitures,
Faisant de ma culotte éclater les coutures,
Agaçant, poursuivant en garnement fini
Les toutous affamés qui flairent le chenil.
Je revois le Founot, la ruelle Mayence,
Où l'on allait friper méprisant la science,
Le quai, les marronniers tout animés d'oiseaux.
Les hôtels de Strasbourg, de Saint-Paul, de Saint-Pierre.
Je revois sur le pont la haute croix de pierre
Devant laquelle hier nos mères se signaient.
J'aperçois le vieux quai d'Arène où s'alignaient
Les pêcheurs amorçant les aublets et l'alouse
Avec des cots sortant des poches de leur blouse.
Je revois, dominant le Doubs au large cours,
La Madeleine, ouvrant sur l'horizon ses tours,
Tandis que Jacquemard, à cheval sur leur faîte,
Jette dans ma mémoire un carillon de fête. »

Louis Duplain (1860-1931) est ouvrier horloger et appartient à une famille qui exerce ce métier depuis le XIX^{e} siècle. Il travaille dans le cadre du système de l'établissage, forme d'organisation caractéristique de l'horlogerie comtoise, où la fabrication est répartie entre de nombreux ouvriers travaillant à domicile. Chaque artisan réalise de manière indépendante une partie de l'ouvrage pour le compte d'un établisseur, chargé de coordonner la production, d'en garantir la qualité et d'assurer la commercialisation des montres. Parallèlement à son activité d'horloger, Louis Duplain mène une carrière littéraire et publie plusieurs recueils de poésie, dont *Autour du Clocher*.

Colette

La Retraite sentimentale
1907
Mercure de France

« L'automne éblouit ici. Annie vit parmi cet embrasement, froide et reposée, presque indifférente, et je m'en indigne. Casamène est perché sur l'épaule ronde d'une petite montagne crépue de chênes bas, qu'octobre n'a pas encore mordus de sa flamme. Alentour, ce pays, que j'aime déjà, réunit l'âpreté d'un midi de mistral, les pins bleus de l'est, et du haut de la terrasse de gravier, on voit luire, très loin, une froide rivière, argentée et rapide, couleur d'ablette.
Le mur de clôture s'écroule sur la route, la vigne vierge anémie sournoisement les glycines, et les rosiers qu'on ne renouvelle pas dédoublent leurs fleurs, redeviennent églantiers. Du labyrinthe, puérilement dessiné par le grand-père d'Annie, il reste un fouillis d'érables, d'alisiers, des taillis de ce qu'on nomme à Montigny "pulains", des bosquets de weigelas démodés. Les sapins ont cent ans et ne verront pas un autre siècle, parce que le lierre gaine leurs troncs et les étouffe… Quelle main sacrilège tourna sur son socle la dalle d'ardoise du cadran solaire, qui marque midi à deux heures moins le quart ? »

La maison de Colette, située aux Montboucons, est l'un des lieux les plus étroitement associés à la vie et à l'œuvre de Sidonie-Gabrielle Colette (1873-1954). Acquise en 1900 par son époux Henri Gauthier-Villars, dit « Willy », elle accueille l'écrivaine lors de nombreux séjours entre 1901 et 1905, période décisive durant laquelle Colette affirme sa vocation littéraire. Dans ce cadre qui lui rappelle son enfance bourguignonne, elle écrit notamment *Claudine s'en va*, *Minne, Dialogues de bêtes* et *La Retraite sentimentale*. La propriété et ses jardins inspirent plusieurs de ses récits, où ils apparaissent sous les noms de « Casamène » ou de « La Maison sèche ».

Revendue en 1908 après la séparation du couple, la demeure est acquise par la Ville de Besançon en 2001, qui assure ainsi la préservation d'un lieu de la mémoire littéraire bisontine.

Gilbert Keith Chesterton

Tremendous Trifles
Traduction de M.-C. Hamard
1909
Dover Publications Inc.

« Il y avait un certain temps que je flânais dans les rues tranquilles de la curieuse ville de Besançon, qui se dresse comme un promontoire dans une boucle de la rivière en fer à cheval. Vous trouverez sans doute dans les guides que Victor Hugo y naquit et que c'est une ville de garnison aux nombreux forts, proche de la frontière française. Mais vous ne trouverez pas dans les guides que les tuiles de ses toits semblent d'une teinte plus délicate et plus insolite que les tuiles de toutes les autres villes du monde ; que ces tuiles ressemblent aux nuages menus d'un étrange coucher de soleil ou aux écailles chatoyantes de quelque étrange poisson. Ils ne vous diront pas que dans cette ville le regard ne peut se poser sur rien sans y découvrir quelque attrait, parfois magique : un visage sculpté au coin d'une rue, une arche mutilée par laquelle on voit luire des champs verts, ou quelque couleur inattendue dans l'émail d'un clocher ou d'un dôme. »

Les hautes toitures de Besançon retiennent particulièrement l'attention de Gilbert Keith Chesterton (1874-1936), écrivain, essayiste et journaliste britannique. Dans *Petites Choses formidables (Tremendous Trifles)*, recueil de chroniques publié en 1909, il voit dans ces toits de tuiles plates l'un des éléments les plus marquants du paysage urbain bisontin.

Ce type de couverture est le plus répandu en Franche-Comté. Les tuiles, fabriquées à partir des marnes locales, doivent leur teinte aux argiles employées et sont fixées aux liteaux grâce à un crochet moulé dans la tuile elle-même. Certaines sont vernissées, ce qui leur confère des reflets colorés particulièrement visibles sur les clochers et quelques édifices remarquables, un détail que relève Chesterton.

Grand voyageur, Chesterton parcourt une grande partie de l'Europe avant de publier *Petites Choses formidables*, qui rassemble trente-neuf chroniques initialement parues dans le *Daily News*. Fidèle à son goût pour l'observation, il y transforme des scènes ordinaires en réflexions pleines d'humour et d'érudition.

Tristan Bernard

Sur les grands chemins
1911
Librairie Paul Ollendorff

« J'avais en effet dix ans quand je fis mes débuts dans le cyclisme, à Besançon, sur la piste rectangulaire du square Saint-Amour.
Le square Saint-Amour que nous appelions familièrement le "clos", était un petit jardin neuf et trop propre, avec des pelouses très vertes, que l'on avait apportées par petits morceaux carrés. Nous allions regarder les jardiniers qui jouaient au jeu de patience avec ces petits carrés de gazon. »

Né au 23 Grande Rue à Besançon, Paul Bernard (1866-1947) adopte plus tard le prénom de Tristan, après avoir remporté une course hippique grâce à un cheval portant ce nom. Dramaturge, romancier, humoriste et producteur de cinéma, il est l'une des figures marquantes de la Belle Époque.

Célèbre pour son esprit brillant et ses mots d'esprit, Tristan Bernard débute sa carrière comme chroniqueur sportif à *La Revue blanche*, où il collabore notamment avec Léon Blum.

Dans *Souvenirs et anecdotes*, il évoque avec humour ses jeunes années passées en Franche-Comté. Le square Saint-Amour, dessiné par Alphonse Delacroix et inauguré en 1865, un an avant sa naissance, rappelle le Besançon dans lequel grandit celui qui allait devenir l'un des plus grands auteurs d'esprit de son temps. Ce texte est extrait de *Ma première piste* publié par Tristan Bernard en 1911 dans l'ouvrage *Sur les grands chemins*.

Francis Carco

Les Innocents
1919
La Renaissance du Livre

« Ils descendirent bientôt du tram et s'engagèrent sur la route. Derrière eux, les dominant de son éperon flanqué d'une tourelle de pierre, l'extrême pointe de la Citadelle se profilait au sommet d'une roche abrupte et tourmentée. À droite sur l'autre rive du Doubs, le fort Chaudanne surplombait la vallée. Les îles Malpas, devant eux, élevaient, au milieu des eaux, des cimes joyeuses de peupliers. »

Mobilisé à Besançon puis à Gray au début de la Première Guerre mondiale, Francis Carco (1886-1958), romancier, poète et journaliste, rédige *Les Innocents*. Ami de Colette, il situe une grande partie de ce roman, qui raconte l'histoire d'amour de Mlle Savonnette et de Milord, dans la capitale comtoise, dont l'atmosphère imprègne le récit.

Francis Carco évoque ici l'île Malpas, une île de quelques hectares située immédiatement en aval de Besançon, au milieu du Doubs, après la passerelle de Tarragnoz. Remarquable par la richesse de sa faune avifaune*, elle est classée au titre des sites naturels depuis 1939. Jusqu'en 1894, la porte Malpas s'élevait sur la rive opposée. Le nom de l'île et de cette ancienne porte rappellerait le « mauvais passage » que constituait autrefois le chemin longeant la falaise, réputé difficile et dangereux.

* Terme dérivé du latin « avis » signifiant « oiseau » et « fauna », faune. Ensemble des oiseaux d'un lieu, d'une région ou d'une période. Composante essentielle de la biodiversité d'un lieu et jouant un rôle crucial dans son écosystème.

Léon Cathlin

Kyrie Eleison
1934
Chez l'auteur

« Et maintenant, monsieur le journaliste, vous désirez savoir ? Où je suis né ? Dans la rue du Petit Battant : je suis donc Bousbot. Bousbot, vous vous demandez ce que cela signifie. Que je vous le raconte. Eh bien ! au temps de la Réforme, les parpaillots firent une attaque de surprise contre Besançon, par le quartier de Battant. Ils arboraient pour étendard un bot au bout d'une pique. Ah ! oui, vous ignorez : un bot, chez nous, c'est un crapaud, tout comme un crô, tenez en voilà une bande qui vole suspendue sur la vallée du Doubs, entre nous et la citadelle, c'est un corbeau. En fichant un bot au bout d'une pique, ils comparaient les papistes à cette sale bête et montraient ce qu'ils en feraient de tous. Mais ceux de Battant, pour bouter hors l'adversaire, n'eurent pas besoin d'appeler la garnison. Avec les faulx, les bêches, les houes et ce qui leur tomba sous la main, ils se ruèrent contre l'insulte de l'étendard, aux cris de : "Sus, sus au bot ! Pousse le bot ! Pousse-bot !"
Grâce à ce cri, ils besognèrent si bien qu'ils méritèrent de le recevoir comme surnom : pour toute la ville et pour toute la Franche-Comté, ils furent désormais les "Pousse-bot". Mais vous le savez mieux que moi : deux labiales s'appellent pour s'uniformiser. Or, le p ne pouvait pas sans dommage appeler un p, alors c'est le b qui appela un b. Et voilà comme nous sommes devenus glorieusement les Bousbots. Cela commémore le bot qui ne put s'emparer de la ville pour présider au massacre des Bisontins et près des fossés resta en déconfiture au milieu de son armée taillée en pièces… »

Dans cet extrait, Cathlin évoque la Surprise de Besançon, survenue dans la nuit du 21 juin 1575. Au cours de la Réforme, l'archevêché de Besançon et l'empereur mènent une politique de répression contre les protestants. Proche de Bâle, de Montbéliard et des territoires suisses acquis à la Réforme, la ville est touchée par les nouvelles idées religieuses. Les convertis sont persécutés et nombre d'entre eux prennent le chemin de l'exil. En 1575, une troupe de protestants commandée par le sieur de Beaujeu, comprenant des Bisontins exilés et soutenue par d'autres hommes venus de Neuchâtel, tente de s'emparer de la ville en franchissant la Pelote en barque avant de pénétrer dans la cité au niveau du pont Battant. Selon la tradition, cet épisode est à l'origine du surnom des habitants de Battant, les Bousbots. La Surprise marque l'échec des dernières tentatives protestantes contre Besançon, qui s'affirme ensuite comme un bastion de la Contre-Réforme. Le récit est rapporté dès 1575 dans la *Brefve histoire touchant la surprise de la cité de Besançon*, publiée la même année à Lyon.

Écrivain et poète français né en Haute-Saône, Léon Cathlin (1882-1962) est d'abord précepteur, puis éditeur à Paris. Auteur de nombreux ouvrages consacrés à la Franche-Comté, il demeure très attaché à sa région natale et préside durant de nombreuses années l'association Le Jura Français, qui rassemble les Comtois de Paris.

Alexandre Vialatte

Le Fidèle Berger
1942
Gallimard

« Le bruit avait couru qu'on approchait d'une ville où il avait passé autrefois le bachot. Deux jours avant, ils étaient en Alsace. Il revoyait la ville – réelle ? ou déformée ? – avec ses tours, ses remparts noirs, ses casernes et ses prisons, ses artilleurs, ses forts ; une ville sombre et dure. Pourtant il y avait une promenade, avec des arbres, et une rivière verte et rapide qui introduisaient la botanique et la nature dans cette pierraille. »

Écrivain, critique littéraire et traducteur, Alexandre Vialatte (1901-1971) évoque Besançon dans son deuxième roman, Le *Fidèle Berger,* où il transpose l'épreuve traumatique de la guerre. Mobilisé au début de la Seconde Guerre mondiale, il connaît une profonde dépression qui le conduit à une tentative de suicide. Après un séjour à l'hôpital psychiatrique de Saint-Ylie dans le Jura, il reprend progressivement une vie normale, retrouvant dans l'écriture un moyen de surmonter cette épreuve.

Dans ce court extrait, Vialatte souligne la forte minéralité du paysage urbain bisontin. Du XVI^{e} au XIX^{e} siècle, la plupart des édifices de la ville sont construits en pierre de Chailluz, nom générique donné aux calcaires de construction extraits sur le territoire de Besançon. Appréciée pour sa solidité et la variété de ses teintes, allant du beige au gris-bleu selon les bancs exploités, cette pierre confère à l'architecture bisontine son homogénéité.

Romain Roussel

La Tête à l'envers
1946
PLON

« Depuis que les cloches lui ont rappelé des souvenirs, Mme Travot est mélancolique. Les boutiques ne l'attirent plus, pas même celle du Bon Marché, qui étale ses vastes vitrines d'angle au carrefour de la rue de la Préfecture. Ces vitrines-là, Sylvain les connaît bien. C'est qu'il passe souvent à ce carrefour, pourtant éloigné de Nodier. Là commence en effet la Grande-Rue. Faire la Grande-Rue, comme on dit en ville, est sans doute depuis des siècles la plus enviable distraction des jeunes gens et des jeunes filles, entre onze heures et midi, et, le soir, de six à sept. Ils vont et viennent, échangent œillades et sourires. Taillard s'y approvisionne en petites amies.
[...] Fréquenter la Grande Rue est pour la jeunesse un brevet de chic et d'indépendance. Mais pour en tirer tout le nectar il faudrait habiter la ville et non la périphérie. Les banlieusards comme Sylvain Travot et Gaëtan Taillard ne peuvent y séjourner aussi longtemps qu'ils le désireraient. Quand Sylvain rentre tard, il raconte à ses parents qu'il s'est arrêté chez Gaëtan pour mettre au point une version. Taillard de son côté utilise Travot comme alibi. En réalité, tous deux ont fait la Grande-Rue jusqu'à se vanner. De la Grande-Rue ils connaissent toutes les boutiques, du moins entre Saint-Pierre et la rue de la Préfecture, car il n'est pas bien porté d'arpenter le segment qui conduit de Saint-Pierre au pont Battant. Toutes les boutiques ? Oui. Avec le détail de l'étalage et le profil de la commerçante qui, retenue chez elle par les nécessités professionnelles, fait aussi la Grande-Rue à rebours, cachée derrière sa glace. »

Né en Ardèche, Romain Roussel (1898-1973) s'installe à Besançon à l'âge de sept ans. Il grandit dans le quartier des Chaprais, qu'il choisira plus tard comme décor de plusieurs de ses romans, notamment *L'Herbe d'avril* et *La Tête à l'envers*. Dans cet extrait, il restitue l'animation de la Grande Rue, alors principal axe commerçant de la ville.

L'auteur fait allusion au magasin Au Bon Marché, fondé dans la seconde moitié du XIX^{e} siècle. Il prend toutefois quelques libertés avec la topographie en déplaçant les étals de l'établissement de plusieurs dizaines de mètres. Le magasin occupait en réalité les immeubles situés entre les numéros 58 et 71 de la Grande Rue. À la fin du siècle, il est racheté par les Nouvelles Galeries, qui s'installent en face, au n° 44.

La présence de ces deux grands magasins contribue à faire de la Grande Rue le principal pôle commercial de Besançon, comme en témoigne le récit de Roussel, publié au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Après le conflit, les bâtiments de l'ancien Bon Marché sont repris par la société La République de l'Est, éditrice du journal du même nom, tandis que son ancienne halle est transformée en salle de cinéma.

Regards contemporains

Le XX^e siècle marque une nouvelle étape dans l'histoire de la ville. Après une reprise démographique dans l'entre-deux-guerres, Besançon connaît une expansion sans précédent durant les Trente Glorieuses. Avec la disparition progressive des contraintes militaires, le déclin de la fonction militaire de la ville et la diminution des effectifs, l'Armée se dessaisit de nombreux bâtiments au sortir de la Seconde Guerre mondiale (Citadelle, fort Griffon, champ de manœuvre de Palente, etc.). Entre 1946 et 1975, sa population passe de 60 508 à 120 315 habitants. De nouveaux quartiers, composés en majorité de logements collectifs, voient ainsi le jour (Palente, Montrapon, Clairs-Soleils, Planoise), tandis que les infrastructures et les équipements publics accompagnent cette urbanisation rapide. L'essor industriel, porté notamment par l'horlogerie, l'agroalimentaire, la mécanique de précision, le textile synthétique et la confection, soutient cette expansion. Les usines Lip et Rhodiacéta deviennent les symboles des grands conflits sociaux des années 1960 et 1970, qui donnent à Besançon un retentissement national. Dans le même temps, le regard porté sur le patrimoine évolue. Longtemps considérées comme un frein au développement urbain, les fortifications sont progressivement reconnues comme un héritage à préserver, depuis le classement des remparts de Vauban au titre des monuments historiques en 1942 jusqu'à l'inscription des fortifications de Vauban sur la Liste du patrimoine mondial de l'UNESCO en 2008.

Julien Green

Journal, 1950-1954
4 septembre 1954
PLON

« 4 septembre. – À Paris. Les dernières heures dans la maison de Cologny, le silence, le soleil dans les pièces qu'on va quitter, où l'on a été heureux. J'étais seul, j'ai regardé autour de moi. Je puis dire que je n'ai jamais quitté la Suisse sans regret. Retour par Besançon qui nous a ravis avec ses rues sombres et fraîches, ses échappées de lumière au fond des cours où l'on aperçoit des jardins, les grilles ventrues de ses fenêtres à l'espagnole et ailleurs ses petites fenêtres gothiques surmontées d'accolades, l'enchantement de tout ce passé presque intact, menacé par les grandes bousculades de l'histoire moderne. »

Les « grilles ventrues » évoquées par Julien Green, très répandues dans l'architecture bisontine à partir de la fin du XVI^e^ siècle, se distinguent par leur forme bombée qui permet d'observer la rue depuis les fenêtres. Souvent qualifiées de « grilles espagnoles », car supposées antérieures à la conquête française de 1674, elles n'ont pourtant aucun lien avec l'Espagne. Importante terre de métallurgie, la Franche-Comté possède en abondance toutes les ressources nécessaires au fonctionnement des forges : minerai de fer, vastes massifs forestiers fournissant le charbon de bois et nombreux cours d'eau apportant l'énergie hydraulique. Dès le Moyen Âge, l'exploitation du fer s'y développe, avant de connaître un essor considérable aux XVIII^e^ et XIX^e^ siècles, faisant de la région l'un des principaux centres sidérurgiques français.

Auteur dramatique, romancier et essayiste, Julien Green (1900-1998) tient un Journal qui couvre près de soixante-dix années de sa vie, de 1919 jusqu'à sa mort. Publié en dix-neuf volumes entre 1938 et 2006, il ne s'agit pas d'une édition intégrale, mais d'une sélection opérée par l'auteur lui-même à partir de ses notes quotidiennes.

Roland Pidoux

Les Clochards d'Asmodée
1966
Autoédition

« J'emprunte les "trajes" entre la place du Marché et le pont de la République pour rentrer chez moi.
– Comment écrit-on ce mot, avais-je demandé à mon arrivée à Besançon, avec un g ou un j ?
– Les latinistes et les historiens ne paraissent pas d'accord à ce sujet, m'avait confié un érudit. Mais quelle que soit l'étymologie, les "trajes", pour les Bisontins du XX^e^ siècle, sont tout simplement des raccourcis pour piétons, à travers cours et couloirs d'immeubles dans la vieille ville. Ils constituent des itinéraires empruntés par les écoliers, les amoureux, les employés de bureau pressés et permettent souvent de faire échec à une filature. »

Les « trajes », également orthographiés « trages » ou « treiges » dans les archives anciennes, sont des passages piétonniers caractéristiques de Besançon, comparables aux traboules lyonnaises. Ces raccourcis permettent de traverser un îlot urbain en reliant deux rues par un passage ménagé entre des maisons. Le verbe « tréger », issu du parler bisontin, signifie d'ailleurs « traverser ». Longtemps utilisés par les habitants, ces passages ont progressivement disparu au cours des dernières décennies, à la suite des transformations du bâti et de la fermeture de nombreuses propriétés privées. Un traje permettait autrefois de relier directement la Grande Rue à la place de la Révolution.

Roland Pidoux (1920-2005) est un auteur de romans policiers qui exerça à Besançon comme commissaire principal de police et chef de la Sûreté générale. Son roman *On y va, patron ?* reçut le prix du Quai des Orfèvres en 1963. Il a été réédité aux éditions Libretto en 2011.

Michel Conrad

Le Soir dans les jardins
1976

« La cour du palais Granvelle est restée silencieuse. Seuls des touristes allemands ou anglais ont déchiré de leurs voix pleines d'exclamations son silence de cloître. Vous n'y êtes pas venue. Mon ombre, à moi, est restée sur un banc et assiste depuis des jours au mouvement de l'ombre des arcades, au fil du temps. »

La cour intérieure du palais Granvelle, dont Michel Conrad souligne le calme presque monastique, s'inspire du modèle du cortile italien, mis au point à la Renaissance. De plan quadrangulaire, elle est entourée d'un portique dont les colonnes toscanes supportent des arcs en anse de panier.

Le palais est édifié à partir de 1534 pour Nicolas Perrenot de Granvelle (1486-1550), premier conseiller et garde des sceaux de Charles Quint. Occupant l'un des plus hauts rangs de l'administration impériale, celui-ci fait construire une demeure à la fois résidentielle et représentative, destinée à affirmer son prestige même en son absence. Introduisant à Besançon les formes architecturales de la Renaissance italienne, le palais demeure l'un des plus remarquables témoignages de cette influence dans la ville.

Né en Allemagne en 1948, Michel Conrad est un écrivain et poète installé en Lorraine. Auteur de nombreux recueils, il accorde une place importante aux lieux, aux paysages et à la mémoire dans son œuvre.

Maurice Clavel

Les Paroissiens de Palente, Préface
1974
Grasset

« Voici l'origine de ce livre.
J'étais allé aux usines Lip de Palente le 23 juin 1973, cinq jours après que les ouvriers, maîtres des lieux et de leurs instruments de travail, eurent décidé de produire et de vendre eux-mêmes, à l'émerveillement du peuple, à la stupeur de l'État, à l'épouvante du patronat. Je fus peut-être remusé plus que tout autre, et par l'audace naturelle de leur acte, et par l'immense richesse interne des êtres, qui allait croissant. Je l'écrivis comme je pus dans *Libération*. »

Dans cette préface, Maurice Clavel revient sur son séjour à l'usine Lip de Palente pendant le conflit de 1973. Le 18 juin, les salariés, confrontés à un vaste plan de licenciements, décident de reprendre eux-mêmes la production et la vente des montres afin d'assurer le paiement de leurs salaires. Résumée par le slogan « On fabrique, on vend, on se paie », cette initiative, sans équivalent en France, fait du conflit Lip le mouvement social le plus médiatisé depuis Mai 68. Journalistes, intellectuels, artistes et responsables politiques affluent alors à Besançon pour soutenir les ouvriers. Maurice Clavel, venu initialement pour réaliser un reportage, tire finalement de cette expérience le roman *Les Paroissiens de Palente*, dont cette préface constitue le récit des circonstances de son écriture.

Fondée en 1867 sous le nom de Comptoir Lipmann, la manufacture Lip s'impose au XX^{e} siècle comme le fleuron de l'horlogerie bisontine. Installée à Palente depuis 1962, elle connaît son apogée pendant les Trente Glorieuses avant d'être frappée, à la fin des années 1960, par la crise de l'horlogerie mécanique et les profondes mutations du marché mondial.

Écrivain, journaliste et philosophe, Maurice Clavel (1920-1979) est l'une des figures les plus originales de la vie intellectuelle française de l'après-guerre. Résistant, puis engagé dans les grands débats politiques et spirituels de son temps, il consacre une grande partie de son œuvre aux bouleversements de la société contemporaine.

Paul-Jacques Bonzon

Les Six Compagnons dans la citadelle
1975
Hachette

« La citadelle, qui défendait jadis la boucle du Doubs, était vaste, composée de plusieurs enceintes et de nombreux bâtiments : le Musée populaire franc-comtois, le Muséum d'histoire naturelle et l'émetteur de la télévision régionale, sans parler d'une vieille chapelle désaffectée. L'extrémité du promontoire était aménagée en zoo.
[...] Du zoo, ils revinrent prendre Kafi qui attendait sagement à l'entrée. Puis Tidou demanda s'il était possible de grimper sur les remparts.
"Bien sûr, dit Roger. De là-haut, la vue est magnifique, surtout à droite, elle plonge sur le quartier de Rivotte et la zone industrielle où s'est édifiée, il y a quelques mois, en dehors de la boucle, l'usine Alpha-Dzeta.
– Les montres à quartz ? s'exclama la Guille.
– Tu les connais ?
– Nous en avons entendu parler ; des montres à quartz spécial, plus précises que les autres. Tu vois, nous ne sommes pas besançonnais, nous savons tout de même beaucoup de choses."
Roger pouffa de rire.
"Beaucoup de choses, mais pas tout, mon vieux. Les gens d'ici ne s'appellent pas des 'Besançonnais', mais des Bisontins... Suivez-moi ! Attention aux marches..."
Il entraîna l'équipe sur le rempart, terminé par une petite tour carrée, baptisée tour du Roi.
De là-haut, la vue était grandiose. »

Paul-Jacques Bonzon (1908-1978) est un écrivain français principalement connu pour les séries jeunesse *Les Six Compagnons*, publiée chez Hachette dans la collection Bibliothèque verte, et *La Famille HLM*, parue dans la Bibliothèque rose. *Les Six Compagnons*, qui met en scène les aventures d'une bande de jeunes Lyonnais, compte 38 volumes publiés entre 1961 et 1978, auxquels s'ajoutent onze titres posthumes (1982-1994) et trois bandes dessinées. En 1975, *Les Six Compagnons dans la citadelle* entraîne les héros en Franche-Comté. Dès les premières pages, l'exclamation de Tidou, « D'accord ! Tous à Besançon… », marque le départ de cette nouvelle aventure dans une région voisine de la leur.

Denys Coutagne

La Mosaïque de Demeter
1986
Criterion

« Une Poétique de la cité qu'aucun professeur n'enseignera jamais : le toit du palais Granvelle, composé d'ancelles au pureau couleur lie-de-vin, le toit de la poste en ardoise angevine, le toit de la cathédrale en tuile vernissée, le toit de l'hôtel de Paris en tuile canal, le toit des Nouvelles Galeries en zinc et plomb, le toit du musée en grosses briques industrielles, le toit de Saint-Xavier en tavaillons de sapin, autant de miroirs où le ciel se dépose, autant de carapaces fragiles où viennent se porter, comme sur un écran, les forces imperceptibles qui travaillent immeubles et habitants. »

Peintre et historien de l'art, Denys Coutagne (né en 1949) dirige les musées de Besançon de 1977 à 1980 avant de prendre la direction du musée Granet à Aix-en-Provence. Dans cet extrait, il attire l'attention sur les toitures, un élément essentiel du paysage urbain bisontin. En énumérant les matériaux qui les composent, il met en évidence la diversité architecturale de la ville.

L'auteur évoque aussi bien les ancelles du palais Granvelle que les ardoises, les tuiles plates, les tuiles vernissées, les tavaillons ou les couvertures métalliques. Parmi les exemples qu'il cite figure le dôme à l'impériale du clocher de la cathédrale Saint-Jean, dont la couverture en tuiles vernissées polychromes est mise en œuvre à partir de 1735. D'autres toitures, en revanche, ont disparu du paysage, comme celle en zinc et plomb des Nouvelles Galeries, aujourd'hui masquée par les remaniements de la façade réalisés dans les années 1960.

Serge Desvigne

Maria ou les Bastions du Temps
1988
Éditions du rempart

« Myriam monta à pied le chemin des Ragots. Elle avait pris la précaution de s'équiper de bonnes chaussures de marche et ayant franchi une clôture de fil de fer barbelé, s'engagea à gauche dans le sous-bois. Elle gravit la pente en s'agrippant parfois aux branches basses pour se hisser dans les passages trop raides. Approchant le sommet de la colline au sortir des fourrés, elle grimpa encore quelques mètres sans se retourner et arriva sur le talus herbeux : devant elle, le Fort de Brégille du côté du Front de gorge, façade austère d'une caserne, et l'avancée des bastions.
Elle longea le rebord de la vaste esplanade pour y choisir le meilleur point de vue, au-delà de la cime des feuillages. Tout au bout, elle s'assit sur une grosse pierre blanche et moussue qui affleurait le sol : terre sombre, rocaille, herbe plus rare.
En face, au-dessus de la vallée profonde – qu'il fallait deviner puis imaginer parcourue d'eaux froides et noires – se dessinait la Citadelle.
Le ciel bruissait des murmures mêlés de la nature et des activités lointaines de la Ville. »

Ce passage restitue la topographie singulière de Besançon à travers une ascension à la fois physique et sensible de la colline de Bregille. Le chemin des Ragots, emprunté par le personnage, traverse l'un des versant de cette colline. Le toponyme de « Ragots » est attesté très tôt dans les archives municipales.

Particulièrement bien exposé, ce secteur était autrefois couvert de vignes, comme en témoignent les vues anciennes de Besançon. Les parcelles, parmi les plus réputées du vignoble bisontin, s'étendaient en longues lanières sur les pentes de Bregille, notamment autour du chemin des Ragots, formant ce que l'on appelait les *hautes-côtes* de Besançon.

Au sommet de la colline se dresse le fort de Bregille, édifié entre 1820 et 1832 afin de contrôler, avec le fort de Beauregard, les voies d'accès venant de Suisse. Il est ensuite intégré au système défensif conçu par le général Séré de Rivières après la guerre de 1870, vaste réseau de forts détachés destiné à protéger la frontière de l'Est.

Patrice Llaona

Cadastres
1990
Cêtre

« Sur les quais sonores, dans la légère coque bleue du printemps, dans l'air blanc de juillet, dans les feuillages des marronniers qui s'écaillent au tronc. Les murailles à la peau d'éléphant plongent droit dans l'eau obscure qui s'élargit. Est-ce en raison des angles de la pierre, de la clarté qui s'évase haut vers l'azur entre les rives très écartées ? Quai de Strasbourg, l'ample coude de la rivière garde dans son aisance et son calme quelque chose de sec, de secrètement brusqué et heurté ! Les cris des hirondelles griffent à contre ciel le gris-bleu de la pierre râpeuse et salée. »

Avec la fortification de Besançon par Vauban, les premiers quais sont aménagés à l'intérieur de la Boucle entre 1689 et 1693 sous la direction d'Isaac Robelin. Au XIX^{e} siècle, les préoccupations hygiénistes conduisent à un vaste réaménagement des berges du Doubs : le quai de Strasbourg est construit entre 1864 et 1868, suivi du quai Veil-Picard, achevé en 1879 grâce au financement du banquier et philanthrope bisontin Adolphe Veil-Picard. Né à Besançon, Patrice Llaona (1945-2013) demeure profondément attaché à sa ville natale, qu'il met en scène dans son roman *Cadastres*.

Jules Vuillemin

Trois Histoires de guerre
1991
Cêtre

« Je proposai à Louis de rentrer par Micaud. De l'hôtel de France au Doubs, il n'y a qu'un pas. Au pont de la République, on a derrière soi les maisons casernes, un réseau de rues exiguës, de passages, les corridors de la vieille ville. La rivière qui l'emprisonne dans sa boucle s'élargit un peu et se divise autour d'une île de sable, mince et banale comme une confidence d'amoureux. Le pont passé, on tourne à droite. Les arbres de la promenade Micaud étaient déjà en feuilles. Nous regardions sans mot dire le vert tendre des jeunes pousses sur le bleu timide du ciel printanier. À gauche, les pavillons de verdure trouée, les tonnelles encore dégarnies par l'hiver, les jardins fraîchement remués marquaient alors la limite entre la ville et la campagne ou plutôt la partie encore indéterminée et adolescente de la ville. Nous regardions, sur notre droite, le Doubs s'égaillant vers nous avant de se rengorger dans ses quais. Nous respirions à pleins poumons cette liberté.
La promenade se resserre avant le pont de Bregille. Louis m'arrêta. »

Dans cet extrait, Jules Vuillemin oppose la densité minérale de la vieille ville à l'ouverture paysagère de la promenade Micaud. Au sortir du pont de la République, le promeneur quitte les rues étroites du centre ancien pour longer les rives du Doubs, où les arbres offrent une véritable respiration.

La promenade, qui s'étend du pont de la République au pont de Bregille, est aménagée sur d'anciens terrains militaires marécageux d'après les plans de l'architecte et paysagiste Alphonse Delacroix. Inaugurée en 1843, elle est baptisée du nom d'Agathe Micaud (1771-1835), maire de Besançon de 1818 à 1830. Elle constitue aujourd'hui encore l'un des principaux lieux de promenade de la ville, offrant de larges perspectives sur le Doubs, les fortifications et les collines environnantes.

Né à Pierrefontaine-les-Varans, Jules Vuillemin (1920-2001) est l'une des grandes figures de la philosophie française du XX^{e} siècle. Ancien élève de l'École normale supérieure, il enseigne notamment au lycée Victor Hugo de Besançon durant l'année scolaire 1943-1944, avant de poursuivre une carrière universitaire qui le conduira notamment au Collège de France.

Huguette Bouchardeau

La Grande Verrière
1991
Payot & Rivages

« – D'anciennes écuries, précise Claire, la jeune femme qui, la nuit du cinéma, peignait le bleu de la mer Égée. Les cours de Besançon, commente-t-elle, s'organisent souvent de la même manière. Les explications suivent, sans fioritures. Les blocs de maisons comportaient sur le devant, ouvertes sur la rue, les pièces destinées aux appartements, pièces solennelles difficiles à habiter aujourd'hui, avec leur hauteur inchauffable et les grandes fenêtres où s'engouffrent les bruits du trafic urbain. En renfoncement, les bâtiments des domestiques, et les écuries auxquelles se sont ajoutées, au cours des siècles, en quadrilatères plus ou moins réguliers, des constructions lourdes, lisses et sans beauté, où se loge le tout-venant.
Didier ajoute :
– Certains ensembles ont été conçus par les propriétaires…
– … du XVII^e^ ou du XVIII^e^ siècle, précise Éric. »

Huguette Bouchardeau décrit ici l'une des caractéristiques les plus remarquables de l'habitat ancien bisontin : les cours intérieures qui structurent les îlots de la ville ancienne. Derrière des façades alignées sur rue s'étendent de longues parcelles où se succèdent corps de logis, escaliers, cours, jardins et dépendances. Dès le XVI^e^ siècle, la municipalité favorise ce modèle urbain en imposant l'édification de maisons mitoyennes en pierre. Les appartements d'apparat occupent généralement le premier étage du bâtiment sur rue, avec leurs hauts plafonds, leurs cheminées, leurs parquets et leurs décors de stuc*. En fond de parcelle prennent place les bâtiments de service – écuries, étables, bûchers ou logements des domestiques –, dont certains subsistent encore aujourd'hui et rappellent le caractère longtemps semi-rural du centre ancien. Les escaliers en cage ouverte sur cour, qui se généralisent à partir de la fin du XVII^e^ siècle, constituent également l'une des spécificités de l'architecture domestique bisontine.

Agrégée de philosophie, Huguette Bouchardeau (1935-2026) est une femme politique et écrivaine. Députée du Doubs puis ministre de l'Environnement de 1983 à 1986, à la fin elle se consacre à sa carrière littéraire et dirige sa propre maison d'édition. Auteure de romans, d'essais et de biographies, elle s'intéresse notamment aux grandes figures féminines de l'histoire, parmi lesquelles Simone Weil, Elsa Triolet et Simone de Beauvoir.

* Terme désignant à la fois un matériau et une technique décorative. Il s'agit d'un enduit à base de chaux ou de plâtre, mélangé à une charge finement broyée composée de poudre de marbre, de de brique ou de sable. À Besançon et en Franche-Comté plus largement, c'est la famille Marca, originaire de la vallée de la Valsesia en Italie du Nord, qui s'en était fait une spécialité entre le XVII^e^ et le XIX^e^ siècle.

François Dominique

Parole donnée
1999
Mercure de France

« Au-dessus de Besançon, les remparts cachent des joyaux de glace et de givre que personne ne verra.
Là-bas, vers les casernes, piliers et grilles – sentinelles de fer – poirotent sous de minuscules bérets de neige qu'un coup de vent décoiffera. On évite ces vigiles transis ; le métal colle aux doigts gourds ; les enfants poussent les montants et les clenches du bout des moufles. »

Les casernes évoquées par François Dominique témoignent de la forte présence militaire de Besançon, héritée de la conquête française de 1674 puis renforcée après la guerre franco-prussienne de 1870.

Sous l'Ancien Régime, le logement des troupes repose d'abord sur l'habitant, une pratique coûteuse et source de tensions. Louvois et Vauban généralisent alors la construction de casernes permanentes. Dès son arrivée à Besançon, Vauban choisit l'emplacement des principaux bâtiments militaires et en supervise l'édification. Entre 1680 et 1738 sont construites les casernes Saint-Paul (actuelle Ruty), Saint-Pierre (aujourd'hui Lyautey, en partie détruite lors de la construction du centre Saint-Pierre) et d'Arènes (actuel lycée Condé), auxquelles s'ajoutent celles du fort Griffon et de la citadelle. Conçues selon un plan standardisé, elles sont composées de modules identiques où deux chambrées encadrent un escalier central ; chaque chambrée peut accueillir douze soldats répartis dans quatre lits de trois places. À la charnière des XIX^{e} et XX^{e} siècles, de nouvelles casernes voient le jour, notamment celles de la Butte (1878), des Chaprais ou Lecourbe (1901) et de Charmont, rebaptisée Vauban (1910-1913), confirmant la vocation militaire de la ville.

Dans *Parole donnée* (1999), François Dominique, pseudonyme de Dominique Gros (né en 1949), inscrit son récit dans ce paysage marqué par les ouvrages militaires, dont l'atmosphère hivernale fait ressortir la présence discrète, mais persistante.

Amor Hakkar

La cité des fausses notes
2000
Petrelle

« Regarde, c'est beau les Founottes, même quand il pleut et que les routes deviennent des chemins de boue. Regarde comme elles sont belles ces maisons qui ressemblent à des baraques de chantiers pour ouvriers sans famille, sans étage et sans eau, tout en bois, que l'on a collé par petits groupes de cinq ou six. Les Founottes c'est ça. Six rangées de maisons disposées d'une façon bien, finalement !

On n'avait pas la télé. Je m'en foutais, personne de l'avait dans le quartier et un truc que tu ne connais pas, tu n'en éprouves pas le besoin. Nous on avait mieux : des champs communaux tout autour des Founottes où des arbres libres donnaient des noix, des cerises, des prunes, des mirabelles qui étaient bonnes et des prés cultivés par d'autres où poussait du maïs que tu faisais griller sur un feu, des bois sauvages où tu pouvais te cacher quand tu étais indien ou cow-boy, gendarme ou voleur. »

La première cité des Founottes était un ensemble de logements provisoires édifié au milieu des années 1950 pour accueillir principalement des travailleurs algériens et leurs familles. Constituée de baraquements en bois et en tôle, construits avec le concours de l'association d'accueil aux travailleurs algériens, de la Ville et de l'État, la cité comptait près de 300 habitants, répartis dans une trentaine de familles. Conçus comme des logements de transit, ces pavillons restèrent pourtant occupés pendant une quinzaine d'années.

À la fin des années 1960, la municipalité engage leur démolition afin de les remplacer par des immeubles collectifs et de petites maisons individuelles. Le quartier prend alors le nom de cité de l'Escale. Si l'auteur ne dissimule pas la précarité des lieux, il en restitue aussi les espaces de liberté : les champs, les vergers et les bois qui entouraient alors la cité constituaient un vaste terrain de jeux pour les enfants.

Né en 1958 à Alger, Amor Hakkar est réalisateur, scénariste, écrivain et comédien. Arrivé enfant à Besançon, il grandit aux Founottes, dont il retrace les souvenirs dans *La Cité des fausses notes.* Son œuvre est largement inspirée de son enfance, de l'immigration et des quartiers populaires.

Christian Giboudeau

La blancheur du lys
2003
Bastberg

« Quelques heures plus tard, Grégoire retrouve la solitude de son appartement, quai Veil Picard, juste en face de la tour des Cordeliers, devant laquelle s'écoule l'eau brunâtre bordée d'une allée d'arbres givrés. Sur sa gauche s'étend sa majesté le quai Vauban, imposant, faisant front comme autrefois aux dangers de l'extérieur. À le voir s'étirer le long du Doubs, à s'y refléter sans cesse comme Icare le faisait pour s'admirer à la lumière du jour, il a l'air d'une de ces frégates du roi Soleil imposant ordre et soumission à la surface des sept mers. Ses arcades, massives et solidaires, ont supporté durant des années de guerre le poids de ne jamais devoir céder et promettait en silence, pour celui qui, couteau entre les dents s'aventurait sur le pont Battant sans y avoir été invité, de se faire piétiner sans la moindre pitié. Chacune de ses fenêtres semblait prête à s'ouvrir en coup de vent pour découvrir la gueule en feu d'un canon, que des escouades de Bisontins n'auraient de cesse de recharger. Deux architectes avaient construit ce vaisseau de guerre à jamais amarré à un quai. Depuis ces années de fracas, la paix avait drapé les fortifications, apaisé les architectures. Les pierres de la ville, elles, s'étaient définitivement murées dans leur silence, même quand elles avaient été arrachées des remparts devenus inutiles pour bâtir des maisons. »

Christian Giboudeau compare le quai Vauban à un immense vaisseau de guerre amarré le long du Doubs. Cette image traduit la fonction défensive de cet ouvrage, édifié entre 1689 et 1693 dans le cadre de la modernisation des fortifications de Besançon après la conquête française. Construit sous la direction d'Isaac Robelin, directeur des fortifications de Franche-Comté, le quai repose sur une succession de pilotis et de puissantes casemates voûtées destinées à accueillir l'artillerie. Celles-ci permettaient de battre* les rives opposées du Doubs tout en protégeant la ville. Si quelques passages donnaient accès à la rivière, l'ouvrage formait un front fortifié continu, participant au système défensif conçu par Vauban.

Né à Dole en 1967, Christian Giboudeau passe son enfance dans le Jura. Auteur de plusieurs romans policiers, il situe *La Blancheur du lys* à Besançon, où l'histoire de la ville et son patrimoine architectural participent pleinement à l'atmosphère du récit.

* Dans ce contexte militaire, le verbe « battre » ne signifie pas « frapper », mais prendre sous le feu, balayer par des tirs ou contrôler militairement une zone. Les canons installés dans ces casemates pouvaient tirer sur toute la largeur des rives opposées du Doubs.

Nedim Gürsel

Besançon Nature intime du temps
2007
Empreinte Temps Présent

« La citadelle, que Vauban érigea sur cette colline afin de s'emparer de la ville aux mains des Espagnols, s'élance majestueusement vers le ciel. Bâtie sur la roche d'où jaillissent des arbres nains, elle paraît inaccessible, avec ses tours, ses remparts et ses créneaux. Je m'y rendis bien sûr. Après avoir franchi le pont menant au bâtiment central, je descendis les escaliers en pierre conduisant aux geôles. La ville est en bas ; avec ses toits de tuiles colorées, brillant au soleil, on dirait un poisson plat dans un aquarium qui oscille lentement, arborant ses écailles.
Je me dis que les reclus, face à cette vue, devaient ressentir encore plus profondément la douleur de l'emprisonnement. »

Dominant Besançon de plus de 100 mètres, la citadelle occupe le mont Saint-Étienne, verrou naturel qui ferme la boucle du Doubs. Si Nedim Gürsel attribue sa construction à Vauban, l'histoire est plus complexe. Après la première conquête française de 1668, celui-ci conçoit un projet de forteresse destiné à protéger la ville. Les travaux sont interrompus quelques mois plus tard par le traité d'Aix-la-Chapelle, qui restitue la Franche-Comté à l'Espagne. Les autorités espagnoles reprennent alors le chantier en s'inspirant largement des plans de Vauban. Lors de la conquête définitive de 1674, l'ingénieur français assiège cette « citadelle espagnole », en observe les faiblesses et entreprend ensuite sa profonde transformation. L'ouvrage s'organise autour de deux lignes de défense successives, le front Saint-Étienne et le front Royal, qui en font l'une des forteresses les plus puissantes de son temps.

Écrivain turc né en 1951, Nedim Gürsel est romancier, essayiste et spécialiste de littérature française. Grand voyageur, il explore dans son œuvre les liens entre les villes, l'histoire et la mémoire. *Nature intime du temps*, réalisé en collaboration avec le photographe Damien Guillaume, propose un parcours littéraire à travers Besançon.

Jean-Christophe Grangé

Le serment des limbes
2007
Albin Michel

« Besançon, sous les premières lueurs du jour.
La ville était construite dans un trou, sur les vestiges d'une forteresse. À mesure qu'on descendait vers le centre, ce n'était plus que remparts, douves et créneaux, entrecoupés de jardins. Le tout évoquait un parcours d'entraînement commando, où il faut courir, grimper, sauter, s'abriter… »

Jean-Christophe Grangé joue ici sur l'impression que produit Besançon lorsqu'on y pénètre par les hauteurs. Enserrée dans un méandre du Doubs et dominée par des falaises calcaires, la ville apparaît comme une véritable forteresse naturelle où relief, jardins en terrasses et ouvrages militaires semblent ne former qu'un seul paysage. Cette adaptation constante à un site exceptionnel explique la physionomie très particulière de la cité, dont les rues, les quais et les quartiers se sont développés en tenant compte des contraintes imposées par le relief.

Michel Guet

Bétail
2007
À plus d'un titre

« Vue d'hélicoptère, la ville était adossée à un éperon de falaises karstiques, la rivière poussée par ses alluvions s'était éloignée des parois rocheuses en une immense boucle enserrant les vieux quartiers taillés de ce calcaire veiné bleu. Un extraordinaire et parfait méandre si étroit sous la citadelle de Vauban qu'on avait creusé dans la roche un tunnel fluvial qu'empruntaient les péniches autrefois. Quatre artères s'en échappaient, deux vers la plaine après avoir franchi des hectares de banlieues et zones commerciales richement dotées de parkings, points-services et croissanteries ; les deux autres fuyaient en s'accrochant aux vertigineuses falaises. La route qui partait vers le sud avait à franchir quelques kilomètres de virages serrés épousant la paroi, bordés d'un parapet côté rivière. »

Le texte met en évidence la manière dont la topographie de Besançon a longtemps conditionné son développement. Enserrée dans un méandre presque fermé du Doubs et dominée par la citadelle, la ville est longtemps demeurée difficile d'accès. Afin de faciliter la navigation, un tunnel fluvial est percé entre 1878 et 1882 sous la citadelle dans le cadre des travaux du canal du Rhône au Rhin, permettant aux péniches d'éviter la boucle du Doubs. À partir de la fin du XIX^{e} siècle, l'amélioration des voies routières et ferroviaires, puis la disparition progressive des servitudes militaires après le déclassement de la place forte à partir de 1895, favorisent l'extension de la ville au-delà de ses anciennes fortifications. Les faubourgs, puis les quartiers périphériques et les zones d'activités se développent le long des principaux axes de communication. Aujourd'hui, les berges du Doubs, autrefois vouées à la navigation commerciale, sont parcourues par l'EuroVelo 6, qui emprunte en grande partie les anciens chemins de halage.

Carole Martinez

Du domaine des Murmures
2011
Gallimard

« Mon père n'était pas à son aise en ville, il se sentait oppressé sitôt passé le pont Battant. Entrer dans le méandre du Doubs, en cette boucle où les hommes s'entassaient pour faire cité, et se faufiler dans le bourbier des ruelles entre les hautes maisons aux pignons étroits l'angoissait. Il préférait rester à cheval et surplomber la masse affairée et bruyante. »

Carole Martinez situe une partie de l'intrigue de Du *Domaine des Murmures* dans la Franche-Comté du XII^e^ siècle. À cette époque, Besançon appartient au Saint-Empire romain germanique. Depuis le milieu du XI^e^ siècle, l'archevêque exerce la seigneurie sur la ville et détient la plupart des pouvoirs civils et judiciaires. Sous l'épiscopat d'Hugues de Salins (1031-1066), Besançon connaît un important essor religieux, économique et démographique. De nombreuses églises et établissements monastiques sont reconstruits ou fondés, tandis que l'organisation de la ville se structure durablement autour de l'ancien *cardo* romain, correspondant à l'actuelle Grande Rue. L'habitat se concentre dans la Boucle, où les maisons s'alignent sur des parcelles étroites desservies par un réseau de ruelles, offrant l'image d'une ville dense et animée que restitue le roman.

Romancière née en 1966, Carole Martinez connaît un large succès avec *Du Domaine des Murmures*, couronné notamment par le prix Goncourt des lycéens en 2011.

Mario Morisi

Le tragique destin postal de Jeanne-Antide Vermot
2012
Bibliothèque et archives municipales de Besançon

« On est au début du printemps, mais les Bisontines sont emmitouflées dans leur pèlerine, tandis que toutes sortes de chapeaux-claques et de cafetans déambulent sur la promenade Granvelle, place Saint-Pierre ou place Labourey. La ville semble telle qu'en elle-même et pourtant, au tournant du siècle, il s'en était passé, des choses… On avait vu arriver le tramway – qui ne faisait pas que des heureux –, une ligne de chemin de fer qui reliait la capitale de la Comté au haut-plateau du Doubs et dont on espérait qu'elle serait une étape entre l'Allemagne et l'Italie ; un Casino et surtout les Thermes, une idée de la bourgeoisie d'affaires qui rêvait d'un "Besançon-les-Bains" capable de concurrencer Vichy ou Évian dans l'esprit de ce qui se faisait de l'autre côté de la frontière allemande, par exemple à Baden-Baden. »

Dans cet extrait, Mario Morisi restitue le visage de Besançon à la Belle Époque, période marquée par d'importantes transformations urbaines. L'ouverture de la ligne des Horlogers reliant Besançon au Locle en 1884, la construction de la gare de la Mouillère la même année ainsi que l'arrivée du tramway en 1897, témoignent de cette volonté de modernisation. La ville nourrit alors l'ambition de devenir une station thermale réputée. Cette entreprise repose sur la redécouverte, en 1866, des eaux salées de Miserey et sur la création de la Compagnie des Bains salins de la Mouillère. Inauguré en 1892, le complexe thermal est complété la même année par un casino et une salle de spectacle. Implantés à proximité immédiate de la gare afin de faciliter l'arrivée des curistes, les thermes ne rencontrent toutefois jamais le succès espéré face aux grandes stations françaises. Rachetés par la Ville en 1932, les bains ferment définitivement avant d'être démolis en 1966. Seuls demeurent le casino et la salle de spectacle.

Né en 1951, Mario Morisi est un écrivain bisontin, auteur de nombreux romans policiers publiés notamment sous le pseudonyme de Mario Absentès. En 2012, les Bibliothèques municipales et le musée du Temps lui commandent un feuilleton historique inspiré des cartes conservées dans les collections municipales.

Nathalie Démoulin

La Grande Bleue
2012
Éditions du Rouergue

« Elles repartent, les bras de Marie sanglés à la taille de Delphine, elles prennent la direction de Pontarlier, bifurquent par un pont jusqu'aux Prés-de-Vaux, vers les immenses bâtiments de la Rhodia, la filature qui occupe tout un méandre du Doubs. La route est taillée contre la roche, et de l'autre côté, ça n'est qu'un mur monotone coupé à intervalles réguliers pour donner accès à des cours, des ateliers. Quelques pas suffiraient pour atteindre la rivière, mais déjà on ne la voit plus, effacée par le mur, ses graffitis, ses balafres. Delphine coupe le moteur au bout de la ligne droite, devant un bâtiment de briques. *Je travaillerai là,* annonce-t-elle. Comme son père. »

Dans cet extrait, Nathalie Démoulin fait découvrir la Rhodia à travers le regard de son héroïne. Occupant tout un méandre du Doubs aux Prés-de-Vaux, l'usine forme un véritable paysage industriel, dominé par de longs murs d'enceinte, des ateliers et des bâtiments de production qui masquent presque entièrement la rivière.

Héritière des soieries artificielles Chardonnet, l'usine est rachetée en 1954 par le groupe Rhodiacéta, qui y développe la fabrication de fibres synthétiques, notamment le nylon et le polyester commercialisé sous la marque Tergal. Devenue la plus importante usine de Besançon, elle emploie plus de 3 200 salariés en 1966 et atteint près de 4 300 ouvriers au début des années 1970. Fonctionnant en continu, elle impose à une grande partie de son personnel le travail en équipes successives (4 × 8)*, dans des conditions souvent difficiles. Les tensions sociales y sont nombreuses et culminent avec la grande grève de 1967, première occupation d'usine en France depuis 1936, qui connaît un retentissement national et annonce les mouvements sociaux de la fin des années 1960.

Née à Besançon, Nathalie Démoulin est romancière et universitaire. Dans *La Grande Bleue*, roman d'apprentissage et d'émancipation sociale, elle prend pour cadre la capitale comtoise et évoque, à travers plusieurs générations, le monde ouvrier et les profondes mutations de l'industrie textile bisontine.

* Le travail en 4 × 8 est une organisation du travail posté utilisée dans les industries où les installations doivent fonctionner quasiment en permanence (sidérurgie, chimie, verrerie, agroalimentaire, papeterie, etc.). Son objectif est d'assurer une production 24 heures sur 24 sans immobiliser les machines, dont l'arrêt peut être coûteux ou techniquement difficile. Le 4 x 8 signifie que quatre équipes se relaient sur des postes de huit heures.

Sébastien Lepetit

Merde à Vauban
2013
Les Nouveaux Auteurs

« Il contourna donc la Boucle sur les indications de Morteau et commença l'ascension de la colline de Bregille. Les maisons s'espaçaient à mesure que l'on s'éloignait du centre-ville et les jardins agrémentés de fleurs et d'arbustes se faisaient plus nombreux. Cà et là, quelques bâtiments modernes tranchaient avec l'harmonie des bâtisses du dix-neuvième siècle et leurs bow-windows. La forme de la colline et l'implantation des maisons sur ses flancs offraient à la plupart d'entre elles une vue plongeante sur la vallée du Doubs et sur une partie de la vieille ville. »

Sébastien Lepetit souligne le caractère résidentiel de la colline de Bregille, dont les villas dominent la vallée du Doubs et offrent de larges panoramas sur la vieille ville. Ce quartier se développe principalement à la fin du XIX^e^ siècle et au début du XX^e^ siècle, lorsque les hauteurs de Bregille deviennent un lieu de villégiature recherché. De nombreuses demeures y sont alors construites au milieu de jardins, profitant d'un environnement plus aéré que le centre ancien et de la proximité des Bains de la Mouillère, installés au pied de la colline. Afin de faciliter l'accès des curistes et des promeneurs, un funiculaire, conçu par Émile Picard, est mis en service en 1912 entre la Mouillère et le sommet de Bregille. Malgré l'urbanisation du XX^e^ siècle, le quartier a conservé son caractère verdoyant et ses points de vue privilégiés sur Besançon.

Sébastien Lepetit (1969-2025) publie en 2013 *Merde à Vauban*, premier roman d'une série policière mettant en scène le commissaire Morteau et le lieutenant Monceau. L'intrigue, ancrée à Besançon, se déroule dans le contexte de l'inscription des fortifications de Vauban sur la Liste du patrimoine mondial de l'Unesco en 2008.

Guy Boley

Quand Dieu boxait en amateur
2018
Grasset

« Plaquée au creux d'une cuvette naturelle comme l'est une pâte feuilletée dans le fond d'un moule à tarte, la ville est close par un couvercle carapaçonné de toits ocre, aux tuiles serrées et aux cheminées hautes, que maintiennent et soutiennent des maisons relativement basses habitées par d'honnêtes commerçants, des pharmaciens aisés plus ou moins bovarystes, de respectables docteurs et d'éminents notaires, sans omettre, bien sûr, militaires et curés qui occupaient jadis casernes et églises, leurs bâtisses imposantes obstruant encore, à ce jour, la partie la plus antique et dénommée romaine de la susdite cuvette. »

Né dans le quartier des Chaprais en 1952, Guy Boley situe le début de son roman dans une Besançon qu'il connaît intimement. Après avoir écrit de nombreuses pièces de théâtre, il rend hommage à son père, René, boxeur et comédien, en retraçant son enfance dans *Quand Dieu boxait en amateur*.

Pour ouvrir son récit, l'auteur brosse un portrait de la ville, qu'il compare à une « cuvette » entourée de collines. Cette image renvoie à la topographie particulière de Besançon, installée dans un méandre du Doubs et dominée par les reliefs des Avants-Monts au nord et du premier plateau du Jura au sud. Vue depuis les hauteurs, la Boucle apparaît comme un vaste ensemble de toitures aux teintes ocre. Guy Boley évoque également la concentration des édifices religieux, militaires et civils qui occupent encore aujourd'hui le cœur historique de la ville.

Line Dubief

Meurtre en Franche-Comté
2019
Geste Éditions

« Au coin du square Saint-Amour, le Café Poste l'invite à s'attabler. Quelques tables extérieures sont occupées. A priori, au moindre rayon de soleil, quelle que soit la température, les Bisontins en profitent pour s'installer aux terrasses. Charmé par les grandes arcades vitrées, lui préfère entrer, curieux d'en découvrir l'intérieur qu'il découvre élégant. Il n'est pas déçu. Le mobilier en bois, style bistro, associé aux pancartes métalliques, qui rappellent les publicités d'antan, affiche une tonalité rétro, authentique et chaleureuse. »

Line Dubief évoque ici le Café Poste, installé à l'angle du square Saint-Amour, l'un des lieux de sociabilité les plus animés du centre ancien. Les cafés occupent depuis longtemps une place importante dans la vie quotidienne et dans la sociabilité des Bisontins. Malgré les campagnes de lutte contre l'alcoolisme menées à la fin du XIX^{e} siècle et au début du XX^{e} siècle, leur nombre ne cesse d'augmenter : Besançon compte 73 débits de boissons en 1900, puis 139 en 1914. Aujourd'hui encore, les terrasses du centre-ville perpétuent cette tradition de convivialité. Avec son mobilier en bois, ses références aux anciennes publicités et son décor inspiré des bistrots d'autrefois, le Café Poste s'inscrit dans cette continuité tout en réinterprétant l'esthétique des cafés traditionnels.

Yves Ravey

Interview
Novembre 2022

« Quand je pense à Besançon, je pense au mot géographie suivi du mot paysage. Il en faut peu pour constater que les lieux décrits dans mes romans sont traversés par des images qui évoquent de manière éphémère dans le texte la ville et sa région. Il y a là où j'habite l'idée de frontière pas très loin, de climat, de culture, d'horlogerie, de tradition ouvrière intelligente, qui évoque la précision des mécanismes et de la pensée. Ici, la pierre est bleue, les toits sont des surfaces géométriques. »

Yves Ravey associe ici Besançon à une géographie particulière, faite de paysages, de frontières et de traditions qui nourrissent son imaginaire littéraire. Située au cœur du massif jurassien, à proximité de la Suisse, la ville porte l'empreinte de son environnement naturel et de son histoire industrielle. La pierre calcaire locale bichrome donne aux façades bisontines leurs nuances caractéristiques, tandis que les toitures couvertes de petites tuiles plates composent un paysage urbain aux formes géométriques que l'écrivain évoque.

Cette identité est également liée à l'horlogerie, activité qui a profondément marqué Besançon. Autour de cette industrie se développe une culture ouvrière fondée sur la précision du geste et du savoir-faire, qui façonne durablement l'image de la ville, en tant que capitale revendiquée de la montre. Les savoir-faire en mécanique horlogère et mécanique d'art de l'Arc jurassien – dont Besançon fait partie – ont été inscrits sur la Liste représentative du patrimoine culturel immatériel de l'humanité en 2020.

Né à Besançon en 1953, Yves Ravey y a enseigné les arts plastiques.

Christophe Fiat

Développement du sensible
2022
Éditions du Seuil

« Maintenant, je suis en CM2 à l'école d'Helvétie qui s'appelle ainsi parce que Besançon est à 80 kilomètres de la Suisse. Les fenêtres donnent sur le Doubs. De là, on peut voir un pont en métal à une voie qui est à équidistance du pont de la République et du pont Battant.
On l'appelle La Passerelle. Bob m'a expliqué qu'il a été construit à la hâte par les Allemands à la fin de la seconde guerre mondiale quand il leur a fallu fuir la ville devant les Alliés et que depuis, il n'a jamais été remplacé, à moins qu'il n'ait été construit par les Américains, les Allemands ayant détruit le pont original. Je ne sais plus quelle version est la vraie. »

Christophe Fiat évoque ici un lieu familier de son enfance bisontine : la passerelle qui relie les deux rives du Doubs entre le pont Battant et le pont de la République. Longtemps appelée passerelle Denfert-Rochereau, on raconte qu'elle aurait été construite par les Allemands à la fin de la Seconde Guerre mondiale lors de leur départ de la ville. En réalité, l'ouvrage métallique est édifié en 1941, sous l'Occupation, par les autorités françaises. Cette confusion sur l'origine de la passerelle, que l'auteur restitue dans son souvenir d'enfance, rappelle combien les récits populaires participent à la mémoire des lieux. Remplacé par un pont en béton en 1989, l'ouvrage porte depuis 2014 le nom de Robert Schwint, maire de Besançon de 1977 à 2001.

Né à Besançon en 1960, Christophe Fiat est écrivain et poète. Dans *Développement du sensible*, ouvrage à la dimension autobiographique, il revient sur son enfance dans une ville marquée par son environnement franc-comtois et par un milieu populaire et ouvrier.

Jacky Schwartzmann

Shit !
2023
Éditions du Seuil

« Je quitte la salle du Local Boxe Club située au fond d'une cour, rue Bersot, derrière l'école maternelle du même nom. C'est le centre-ville de Besançon, dans lequel j'ai évolué tant d'années lorsque j'étais étudiant. Je peux difficilement réprimer un malaise, disons plutôt une nausée liée au souvenir de Lisa. On n'aime pas les lieux où on a été humilié, massacré, mortifié. Je ne suis pas à l'aise dans cette rue piétonne pourtant si agréable. Cette rue est bobo à souhait. Il y a une super librairie de bandes dessinées, Mine de Rien, un peu plus haut. Il y a La Garçonnière, juste là – c'était mon salon de coiffure, avant. Il y a de nombreux bars et restaurants. On peut dire que la rue Bersot est la rue pour sortir, à Besançon. »

À travers le regard de son personnage, Jacky Schwartzmann restitue l'atmosphère de la rue Bersot, devenue depuis plusieurs années l'un des principaux lieux de sortie du centre-ville bisontin. Aujourd'hui associée à ses bars, restaurants et commerces, cette rue piétonne s'inscrit aussi dans l'histoire du sport à Besançon.

Parmi ses lieux emblématiques figure le Club Pugilistique Bisontin (CPB), fondé en 1933 et initialement consacré à la boxe anglaise. Structuré professionnellement dès les années 1930, le club organise alors des soirées de boxe et des galas de catch au Kursaal, avant d'investir une salle au 50 de la rue Bersot. Cet ancrage favorise son rayonnement et accompagne son ouverture progressive à d'autres disciplines de combat, contribuant ainsi au développement du spectacle sportif bisontin.

Né à Besançon en 1971, Jacky Schwartzmann est écrivain et chroniqueur.

Martial Cavatz

Les caractériels
2024
Alma

« Aux 408, ce petit quartier bisontin, il y avait tout sur place : un centre social, une MJC, une crèche, une école maternelle, et un centre commercial où se trouvaient une pharmacie, un boucher, un coiffeur, un bureau de tabac et une supérette. La supérette était le lieu principal de la galerie marchande, elle s'appelait Le Sup.

Les 408, c'étaient trois barres d'immeuble, mais pas que. Il y avait là aussi trois femmes assises sur un banc, on les appelait "les Commères". Elles n'étaient pas bien vues.
On les soupçonnait de dire du mal de tout le monde, alors tout le monde en disait du mal. On racontait qu'à passer leur journée là, à ne rien foutre, on se demandait bien ce qu'elles faisaient à becter à leurs maris. »

Martial Cavatz restitue ici l'ambiance des 408, ensemble d'habitat collectif construit à Besançon dans les années 1960, dans le contexte de l'essor des grands ensembles. En 1959, le quartier de la Grette est retenu par la Ville pour accueillir un vaste programme de logements sociaux destiné notamment aux populations ouvrières et destiné à répondre à la forte croissance démographique que connaît alors Besançon. La ville passe ainsi de 63 508 habitants en 1946 à 95 642 habitants en 1962.

Les trois immeubles de la Cité Brulard sont construits progressivement jusqu'en 1962. L'appellation « les 408 » dérive du nombre de logements que comptent les deux premières barres. Comme d'autres grands ensembles bisontins édifiés à la même période, tels que Planoise, les Clairs-Soleils ou les Orchamps, la cité est pensée comme un quartier doté de nombreux équipements de proximité : centre social, maison des jeunes et de la culture, crèche, école maternelle et commerces. Les barres du quartier des 408 ont finalement été déconstruites entre 2018 et 2022.

Né à Besançon en 1978, Martial Cavatz est écrivain. Formé en histoire économique et en sociologie, il a enseigné avant de rejoindre l'université de Besançon, où il exerce aujourd'hui en tant que responsable administratif.

Paul Kawczak

Le bonheur
2025
La Peuplade

« Arrivé à Besançon, le Doubs entame une Boucle qui encercle le vieux centre de la ville. Un peu en amont, une grande colline du faisceau bisontin fait face à une de ces abruptes élévations du sol appelées chevauchements. Entre les deux masses calcaires coule la rivière. La colline a pour nom Bregille, elle surplombe la ville d'un côté, et s'abaisse longuement de l'autre vers la vallée du Doubs. Face à la colline de Bregille, le chevauchement porte le nom de Montfaucon. »

Le site de Besançon présente une configuration singulière : la ville historique s'est développée dans la Boucle, un méandre du Doubs, lui-même enserré par sept collines. Avec les monts Saint-Étienne, Chaudanne, Rosemont et Planoise, Bregille appartient à l'un des alignements caractéristiques du faisceau bisontin, ensemble de structures géologiques du Jura central. L'auteur évoque ici le chevauchement, une structure tectonique résultant du déplacement d'une couche rocheuse sur une autre.

Dans le contexte de l'Occupation, en 1942, Paul Kawczak propose, à travers les aventures de trois enfants, une description précise du territoire bisontin. Avec ce roman *Le bonheur,* il signe une œuvre protéiforme, à la fois conte réaliste, description historique et essai philosophique. Né à Besançon en 1986, il vit aujourd'hui au Québec.

Table des matières

Regards antiques 7

Jules César 8
Julien 10

Regards médiévaux et modernes 13

Jonas de Bobbio 14
Prologue de la Vie de saint Antide 16
Relation des ambassadeurs suisses 18
Vauban à Louvois 20
Arthur Young 22

Regards, 1800-1950 25

Stendhal 26
Victor Hugo 28
Charles Nodier 30
Gustave Flaubert 32
Honoré de Balzac 34
Alexandre Dumas 36
Jules Verne 38
Xavier Marmier 40
Theodor Fontane 42
Stéphane Mallarmé 44
Jean Richepin 46
Jules Michelet 48
Édouard Droz 50
Louis Duplain 52
Colette 54
Gilbert Keith Chesterton 56
Tristan Bernard 58
Francis Carco 60
Léon Cathlin 62
Alexandre Vialatte 64
Romain Roussel 66

Regards contemporains 69

Julien Green 70
Roland Pidoux 72
Michel Conrad 74
Maurice Clavel 76
Paul-Jacques Bonzon 78
Denys Coutagne 80
Serge Desvigne 82
Patrice Llaona 84
Jules Vuillemin 86
Huguette Bouchardeau 88
François Dominique 90
Amor Hakkar 92
Christian Giboudeau 94
Nedim Gürsel 96
Jean-Christophe Grangé 98
Michel Guet 100
Carole Martinez 102
Mario Morisi 104
Nathalie Démoulin 106
Sébastien Lepetit 108
Guy Boley 110
Line Dubief 112
Yves Ravey 114
Christophe Fiat 116
Jacky Schwartzmann 118
Martial Cavatz 120
Paul Kawczak 122

Merci à toutes celles et ceux qui ont contribué à la réalisation de ce livret en partageant leurs lectures, leurs suggestions et leurs remarques. Une pensée particulière à Clarisse Chabut pour ses lectures patientes et attentives, ainsi qu'à Alain Giorgetti pour ses précieux conseils littéraires et pour le regard qu'il porte sur Besançon, à la fois terre d'amitié, de gourmandise et de création. Merci à Adrien Saggese pour son œil avisé sur les traductions des textes anciens.

Parue pour la première fois à l'occasion des Journées européennes du patrimoine de 1996, cette publication est aujourd'hui proposée dans une édition entièrement revue et enrichie.

De Jules César à Paul Kawczak, en passant par Victor Hugo, Charles Nodier, Gustave Flaubert, Colette, Francis Carco ou Gilbert Keith Chesterton, elle réunit les regards d'écrivains qui, au fil de plus de deux mille ans, ont raconté Besançon. Qu'ils soient de passage ou profondément attachés à la ville, tous livrent un témoignage singulier sur ses paysages, ses monuments, ses quartiers ou ses habitants.

Chaque texte est accompagné d'un commentaire historique et patrimonial qui en éclaire le contexte et permet de mieux comprendre l'évolution de la ville. Cette publication invite ainsi à découvrir Besançon à travers les mots de celles et ceux qui l'ont observée, admirée, parfois critiquée, mais qui ont tous contribué à façonner son image.

Ce livret n'est pas en vente. Si vous l'avez aimé, offrez-le !

Préfète de la Région Bourgogne-Franche-Comté
Direction régionale des affaires culturelles
Ville de Besançon
VILLES & PAYS D'ART & D'HISTOIRE
40 ans Besançon

Image de couverture : Caroline Pageaud (détail), 2023, d'après une photographie de Nicolas Waltefaugle
Impression : Août 2026, Estimprim, Autechaux

ISBN : 978-2-906610-63-7 EAN : 9782906610637